



NOVEMBRE 1980

BIMESTRIEL N° 5

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

80

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Présentation : Guy Cobbaert
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Cotisation 1980 (6 numéros) : 300 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

SOMMAIRE 5 - 1980

Le Musée Charlier, par Jacques Belmans	2
Presbytères en Brabant (8), par Yvonne du Jacquier	11
Les Sénateurs de la Maison de Merode - Westerloo (2) par Evrard Op de Beeck	14
Saint Michel, un parrainage illustre pour Bruxelles, par Geneviève C. Hemeleers	21
Le Musée de la Ligne K W à Bonlez, par Gilbert Menne	28
Brussegem - Oppem, par Gladys Guyot	32
Vincent Van Gogh en son Borinage, par Jean Demullander	40
L'Exposition « Van Gogh en Belgique », par Yves Boyen	42
L'expérience de Bois-du-Luc, par Jean Alexandre	49
Avis et Echos recueillis par J.A. et Y.B.	52
Les manifestations touristiques	Couverture 3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Musée Charlier : Georges de Sutter, Roland Caussin, A.C.L. et documents aimablement prêtés par le Musée Charlier; Presbytères en Brabant : Roland Caussin; Sénateurs de la Maison de Merode-Westerloo : Collections de la Princesse et du Prince de Merode-Westerloo et documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur; Saint Michel : Guy Cobbaert et Georges de Sutter; Musée de la Ligne K W : Service Historique des Forces Armées et Joseph Desmet; Brussegem-Oppem : Roland Caussin, Hubert Depoortere et Claude Georges; Vincent Van Gogh en son Borinage : INBEL et Ville de Mons; Exposition « Van Gogh en Belgique » : Speltdoorn, Stedelijk Museum Amsterdam et A.C.L.; L'expérience de Bois-du-Luc : Michel Depreter; Avis et Echos : A.C.L., Guy Cobbaert et Théâtre National de Belgique.

Au recto de notre couverture : le château de Braine-le-Château est le joyau architectural de la région. D'origine médiévale, il fut remanié, retouché et restauré à diverses reprises. L'une des ailes incendiée en 1667 a été reconstruite dans le style de l'époque; son architecture sans outrances s'imbrique harmonieusement dans les parties anciennes du castel (Photo : le Berrurier).

Au verso de notre couverture : l'ancienne église romane Saint-Lambert, plantée sur un tertre, dans le parc du château d'Heverlee, date vraisemblablement du début du XIIe siècle. Elle servit d'église paroissiale jusqu'en 1783. Seules subsistent aujourd'hui la tour et la nef centrale qui ont fait l'objet, en 1937, d'une restauration intelligente, dirigée par le chanoine Raymond Lemaire (Photo : INBEL).

LE MUSEE CHARLIER

par Jacques BELMANS



Rendons à César...

SITUE le long d'un boulevard de ceinture à grande circulation et en plein milieu du quartier des affaires (1), l'Hôtel Charlier aurait tout aussi bien pu s'appeler l'Hôtel Van Cutsem et Charlier. En effet, c'est Henri Van Cutsem, esthète, amateur d'art et mécène (2) qui le créa en 1890 en faisant fusionner, par un Victor Horta tout jeune, deux maisons achetées sur l'avenue des Arts, ce qui explique pourquoi ni la façade ni l'intérieur n'auraient pu se prévaloir du « style Horta » à venir.

Très riche et fils du propriétaire de l'Hôtel de Suède, aujourd'hui disparu mais qui fut l'un des plus « cotés » de la capitale, Henri Van Cutsem rassembla une prodigieuse collection d'œuvres d'art en différentes disciplines tout en affectionnant plus particulièrement peintres et sculpteurs. Sa maison fut notamment le lieu de rendez-vous de Guillaume Van Strydonck, Auguste Oleffe, Isidore Verheyden, Jan Stobaerts, Eugène Verdyen, les frères Stevens, Jean Laudy, les barons Fré-

L'Hôtel Charlier, sis au numéro 16 de l'avenue des Arts à Saint-Josse-ten-Noode, abrite, depuis 1928, l'intéressant Musée Charlier.

déric père et fils, Georges Vanzevenberghen, Constantin Meunier, Charles Vanderstappen et nous en passons, mais on y vit aussi des architectes comme Horta ou des écrivains comme Sander Pierron.

Vers 1880, Henri Van Cutsem remarqua les envois de Guillaume Charlier lors d'une exposition de l'Académie. Une étroite amitié unit aussitôt les deux hommes. Aussi lorsqu'il mourut en 1904, Henri Van Cutsem légua toute sa fortune de même que ses collections à Guillaume Charlier et à Marie Agnieszka, l'épouse de ce dernier.

La piété du ménage Charlier pour la mémoire de son bienfaiteur fut touchante car le moindre souhait du défunt fut scrupuleusement respecté. C'est ainsi que Guillaume Charlier fit édifier, par l'architecte Victor Horta, le Musée des Beaux-Arts de Tournai, édifice remarquable, et qu'il y fit don des

toiles rassemblées par Van Cutsem. Enfin, toujours pour répondre aux vœux d'Henri Van Cutsem, les époux Charlier, qui n'avaient pas d'enfants, léguèrent leur demeure de l'avenue des Arts, avec leur fortune et toutes les collections, à la commune de Saint-Josse-ten-Noode à charge pour elle d'en faire un musée public. Le musée fut ainsi inauguré en 1928.

La personnalité de Guillaume Charlier

On ne peut s'empêcher de penser que Guillaume Charlier naquit sous d'heureux augures car rien ne l'appelait à jouir des fastes d'une telle demeure... Né à Ixelles, le 2 août 1854, il était fils d'un maçon et, tout jeune, il dut quitter l'école primaire pour aller tailler la pierre chez les frères Geefs. En bons employeurs-exploiteurs, ces derniers se souciaient très peu de le voir pro-

gresser et le condamnèrent à dégrossir des monolithes de marbre, besogne à la fois abrutissante et exténuante dans l'œuf tant de talents à l'époque de la bourgeoisie dite « libérale ». Aussi, ayant une grande force de caractère jointe à une non moins grande ténacité, Guillaume Charlier leur tira-t-il sa révérence pour passer au service de Simonis, un artiste de talent doublé, lui, d'un homme civilisé et qui lui permit de travailler pour lui-même à l'atelier après sa journée de labeur. Charlier suivit également des cours du soir à l'Académie Royale de Bruxelles et, à l'exposition de fin d'études, ses travaux furent remarqués par Henri Van Cutsem. De cette rencontre naîtra une affection réciproque que seule la mort d'Henri Van Cutsem parviendra à briser.

Ainsi Henri Van Cutsem achète-t-il

Musée Charlier : la captivante galerie de peinture.





Emile-Charles Wauters : la Princesse Clémentine.

l'envoi du jeune artiste (le groupe intitulé *Déluge*) qui permit à Charlier de suivre les cours à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il y restera de 1880 à 1882. Ensuite, il entre à l'atelier libre de Van der Stappen. Le six septembre 1882, il est proclamé Premier Prix de Rome ce qui lui vaudra de voyager en Italie mais, quelque peu déçu, il obtient du gouvernement le droit de re-

tourner à Paris. Représenté au Salon de Paris en 1885 et 1886, il y obtient deux mentions honorables et se fait apprécier dans cette ville. Dès lors, le succès est assuré...

Il produit ensuite des œuvres où s'affirme sa connaissance de la vie intime du peuple qu'il côtoie et dont il est issu. En témoignent *L'Aieule*, *Jeune Mère*, *L'Inquiétude maternelle*, *Le Pé-*

cheur de Blankenberghe, etc. Bref, son inspiration est proche de celle de Constantin Meunier mais son style s'avère tout différent. Son œuvre maîtresse de cette époque, *La Sortie du Port*, un bas-relief en bronze représentant un groupe de pêcheurs tirant leur barque, se fait hymne au courage de l'homme en célébrant un métier à la fois dangereux et aléatoire. Quant à ses groupes créés en 1893 — *La Croix*, *La Misère*, *L'Aveugle* — ils confirment ses dons d'interprète des sentiments de pitié que lui inspirent les déshérités et lui valent une première médaille d'or décernée par le Jury de l'exposition de Munich. A la même époque, il dote Tournai d'un monument consacré à la mémoire du peintre Gallait. En 1895, il fixe sur le bronze les traits de S.M. la Reine des Belges tandis que, l'année suivante, le groupe représentant *Un Bûcheron* vient orner le Jardin Botanique de Bruxelles. Connue dans toute l'Europe, son œuvre s'affirme en sa diversité même. Actuellement, ses sculptures se trouvent notamment au Musée qui porte son nom mais aussi à Tournai, Bruxelles, Blankenberghe, en France, en Angleterre et en Allemagne.

Marie Agniez meurt en novembre 1924 et Guillaume Charlier ne lui survivra que peu. En effet, il disparaît à son tour le 15 février 1925 en léguant ses biens à sa commune d'adoption, Saint-Josse-ten-Noode, à la condition formelle et expresse que l'immeuble soit ouvert en musée public, qu'il ne soit jamais aliéné et que les collections intactes soient conservées intégralement afin que les générations à venir puissent réaliser dans quel cadre vivaient à cette époque les bourgeois aisés et les amateurs d'art...

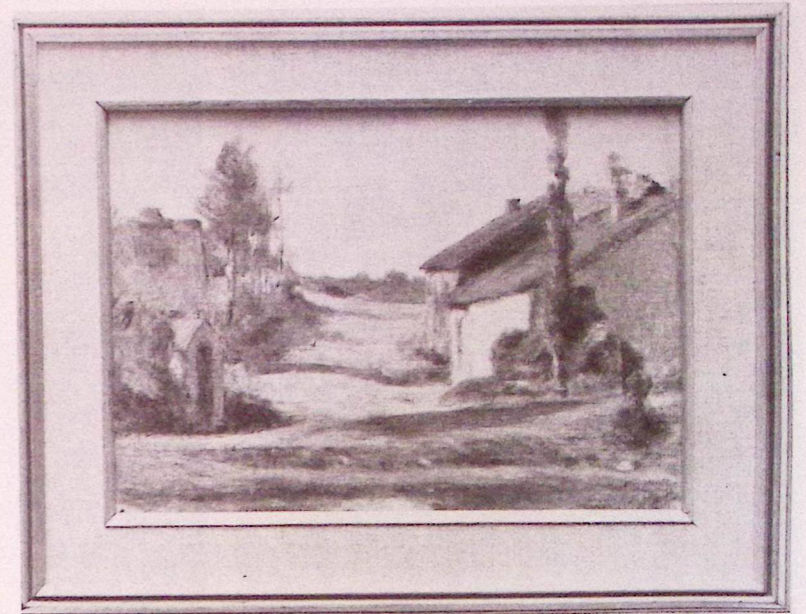
Une prodigieuse collection de peinture...

Bien sûr, on peut toujours regretter que de nombreuses toiles rassemblées par Van Cutsem prirent le chemin du Musée de Tournai mais il subsiste certainement une collection assez riche que pour séduire l'amateur.

Le Musée Charlier offre surtout un raccourci saisissant de la peinture belge de la fin du XIXe comme du début du XXe siècle (3). Ce n'est toutefois pas là

une raison suffisante pour ignorer quelques œuvres plus anciennes ou étrangères dont un *Paysage* de Corot, une gravure intitulée *Sancte Roche ora pro Nobis*, de Paulus Pontius (1603-1658), ou, encore, *La Fuite en Egypte*, une petite gravure sur papier signée par Rembrandt et datée de 1651.

Pour prendre les dimensions du peintre Emile-Charles Wauters (1846-1933) qui fit une éblouissante carrière de portraitiste mondain à Paris et à qui nous devons les portraits de maintes célébrités de l'époque comme, par exemple, *Nelly Melba*, *Miss Ward*, *la Princesse Clémentine*, etc. C'est à la commune de Saint-Josse — à qui l'artiste a légué près d'une centaine



Ci-contre : Ferdinand Khnopff : « Village en Ardennes » (1880).

Ci-dessous : Eugène Laermans : « La Promenade ».





Hippolyte Boulenger : « La Vallée ».



Léon Frédéric : « Portrait de sa fille Gabrielle » (1910).

d'œuvres — qu'il convient de se rendre pour prendre ses dimensions. Ce Van Dongen avant la lettre excelle toutefois également dans les paysages exotiques (*Soirée au tombeau des Califes*, *Jeune Pêcheur marocain*) comme dans les tableaux de genre (*Etable à Hastière*). Il serait temps qu'une rétrospective permette de redécouvrir cet artiste ! Parmi les amis et relations de Henri Van Cutsem et de Guillaume Charlier, nous pouvons citer notamment Frans Van Holder disparu prématurément (1881-1919) (*Portrait de Guillaume Charlier*, *Portrait de Madame Charlier*), Guillaume van Strydonck (*Saules au bord de l'Escaut*, *L'Indien à la lanterne*), Georges Van Zevenberghen (*Guillaume Charlier lisant*, *Les Meules*, *La Lessiveuse*), Eugène Verdyen (*Le Potager*, *Marchande de fleurs*, *Vieux Jardin à Saint-Josse*) ou Isidore Verheyden (*Pêcheur aux anguilles*, *Petit paysage ardennais*), tous artistes dont le talent vigoureux ne laisse aucun doute et qui échappent totalement à l'académisme. L'école paysagiste est largement re-

présentée avec Alphonse Asselberghs (*Paysage d'hiver avec étang gelé*, *Sous-bois*, *forêt de Fontainebleau*), Théodore Baron, (*Etude de Rouge-Cloître*), Hippolyte Boulenger (*La Vallée*, *Hiver*, *Torrent dans les Ardennes*), Henri Cassiers (*Le Moulin de Volledam*), Louis Clesse (*La Maison française à Bruges*), Franz Courtens (*Barques*, *L'éclaircie*), Henri de Braekeleer (*Le Puits de la Ferme de Waterput*), le très sensible Jean Degreef (*Chemin en automne*, *Effet d'automne*, *Moulin à eau à Woluwe*), Théodore Fourmois (*Paysage en Ardennes*), Théo Hannon (*Paysage d'été*), Adrien-Joseph Heymans (*Les chasseurs dans la neige*, *Dans la bruyère*), l'étrange Ferdinand Khnopff ici, il est vrai, plus « classique » (*Paysage à Fosset*, *Ferme et grange*), Edouard Huberti (*Campine*), le fougueux Jan Stobbaerts (*La vieille Truie*, *Ecurie à Woluwe*), Pierre-Charles Van der Stappen (*Sous-bois au printemps*), Charles-Louis Verboeckhoven (*Marine*), Juliette Wytzman (*Paysage à Saint-Job*), Armand Depauw (*Les Dunes ensoleillées*), Paul

Madeline (*Automne radieux*), et nous en passons... sans oublier cependant celui qui est, à nos yeux, peut-être le plus grand de tous, Guillaume Vogels (1836-1896) heureusement représenté ici avec la toile intitulée *Moeder Lambic* mais qui pourrait tout aussi bien s'appeler *Vieux cabaret* ou n'importe quoi tellement le sujet s'efface derrière et absolument différent de ce que prônait, à l'époque, un plat réalisme. Il y a aussi les artistes qui excellent dans le portrait tout comme Wauters dont nous avons parlé, dans la nature morte, dans le symbolisme comme Léon Frédéric (*Le Repas du laboureur*, *La chiffonnière*, *Tristesse*), dans les impressions fugitives si difficiles à capter mais qui ne cessent d'envoûter le « lecteur » de la toile et, enfin, il importe de ne pas rejeter les « peintres de genre » lorsque leurs œuvres sont riches de connotations par rapport à l'époque où ils s'exprimèrent. Nous ne saurions tout citer : *La Robe noire*, de Victor Abeloo, un superbe *Vase de fleurs*, d'Anna Boch, le *Portrait de Ma-*

dame A. de Villez, d'Eugène Carrière, la *Nature morte*, de Léon Dubois, *L'Automne*, de Victor Gilsoul, *La Promenade*, d'Eugène Laermans, *L'artiste par lui-même*, de Jean Laudy, *Le Coffre à bijoux*, d'Alfred Stevens, *La Paralytique*, de Jean de la Hoese, *La Dame en blanc*, de Félix Borchardt, *Le Portrait du violoniste*, d'Ernest-Stanislas Blanc-Garin, *Les pauvres Chiens*, de Joseph Stevens, *La Boîte de nuit*, de Pablo Roig, une *Vieille Cour à Bruges*, de René Janssens, *L'Hôtel de Lauzun à Paris*, de Marcel Hess, une *Marine*, de Marguerite Verboeckhoven, ces titres étant relevés au hasard

des préférences sans dénier tout mérite à d'autres peintres qui commencent à ressurgir de l'oubli si pas du mépris où fut plongée une peinture dite « figurative » (comme si ce terme avait encore un sens !...): tous les « figuratifs » ne sont pas nécessairement des « pompiers » ou des « croûtards ». Ainsi Edouard Agneessens (*La Volupté*), Eugène Broerman (*L'Etudiant*), José Dierickx (*La Loge*) ou Jean Gouweloos (*Portrait de Lady Kufferath*). Accordons tout de même une mention particulière à deux toiles très représentatives du talent de leurs auteurs respectifs : *Fleurs et papillons*, de Ja-

mes Ensor, où lumières et couleurs deviennent eux-mêmes à la fois sujets de la toile et prétextes au rêve et *Salomé*, où s'exprime l'intense spiritualité de Jacob Smits.

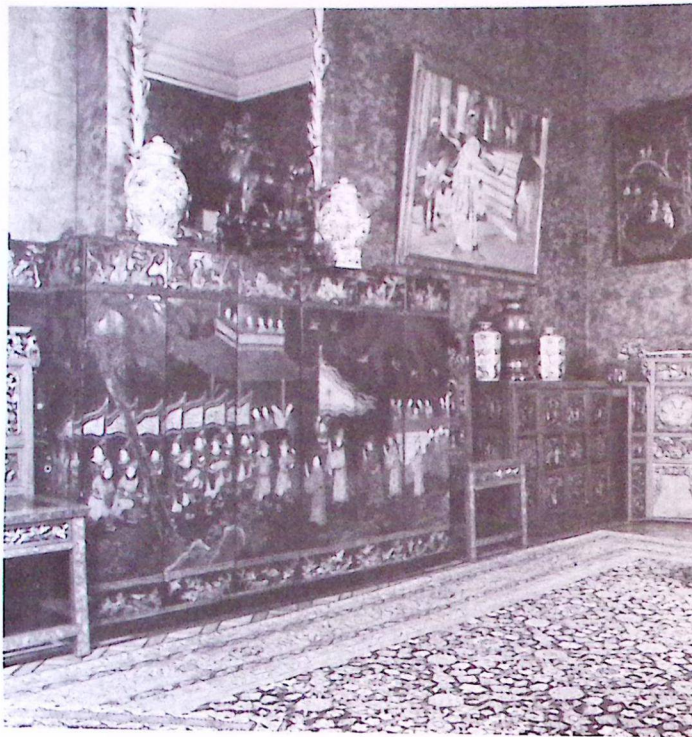
N'ayons garde d'oublier enfin Guillaume Charlier lui-même avec bon nombre d'œuvres et, surtout, des paysages comme *Rochers et Pins*, *La Plage de Blankenberghe*, *Fermette entre les arbres* ainsi qu'une *Marine* tandis que *Le Pêcheur* laisse transparaître également les qualités du sculpteur car Guillaume Charlier fut surtout célèbre en cette discipline ce qui nous permet de passer à...

Guillaume Charlier : « Le Pilote ».



Rik Wouters : « Tête d'enfant ».





La sculpture

Parmi les œuvres de Guillaume Charlier exposées ici, on remarquera plus particulièrement une *Tête de jeune africain*, une *Jeune Mère*, *Le Pilote*, *Loup de mer*, *Inquiétude maternelle* ainsi que le *Buste de Henri Van Cutsem* parmi diverses autres sculptures où s'affirme un talent réaliste...

La collection de sculptures du Musée ne se limite toutefois pas à un seul artiste. Parmi les pièces exposées, nous trouvons les noms de Jules Bernaerts (*Buste de Femme*, *Tête de guerrier blessé*), Rik Wouters (*Tête d'enfant*), Albéric Colin avec *Le Serpenteur*, un remarquable bronze animalier, Jef Lambeaux avec *Imperia*, un *Buste de femme en marbre blanc*, un *Buste d'homme en plâtre bronzé*, bref, une série d'œuvres également significatives du crépuscule du XIXe siècle comme de l'aurore du XXe siècle...

Tapisseries, mobilier, porcelaines, « chinoiseries »...

Le musée contient quelques belles tapisseries de Bruxelles, d'Audenaerde, de Delft ou d'Aubusson. Parmi les pièces les plus remarquables, il convient de noter un *Aubusson* de la seconde moitié du XVIIe siècle, laine et soie, tapisserie de basse lisse représentant une *Verdure en manière de paysage*, un *Bruxelles* de la fin du XVIe siècle (2 m 85 X 3 m 41) également laine et soie, de basse lisse, représentant une *Verdure avec animaux* ainsi qu'une somptueuse et grande tapisserie d'*Audenaerde* (3 m 80 X 3 m 39), toujours de basse lisse, laine et soie, représentant *Les Chasseurs*.

Toutefois, la pièce la plus rare comme la plus impressionnante demeure *Le Credo*, une tapisserie de Bruxelles

En haut de la page : un coin du Salon Chinois. On remarquera le paravent en laque de Coromandel.

Ci-contre : « Le Credo », superbe tapisserie de Bruxelles datant de 1500 environ.

En page de droite : un aspect du Salon Empire.





Joseph-Germain Dutalis : sucrier (argent et verre)

(4 m X 4 m) de basse lisse, datant de 1500 environ. Cette pièce fabuleuse, qui mérite la comparaison avec nos plus belles tapisseries exposées dans différents musées, aurait besoin d'une restauration comme, soit dit en passant, le Musée tout entier. Au milieu de nombreux personnages, apôtres et prophètes, nous voyons le Christ portant sa croix et flanqué de deux anges portant les instruments de la Passion. Il laisse couler son sang dans les calices que tendent les représentants de l'Eglise tandis que, dans le haut de la tapisserie, trônent les trois personnes de la Sainte Trinité. Diverses tapisseries moins anciennes

mais tout aussi belles complètent un ensemble trop souvent ignoré. Le Musée contient deux sortes de mobiliers très dissemblables. Tout d'abord, il importe de noter la présence de quelques beaux meubles anciens mais, surtout, un mobilier très représentatif de la fin du XIXe siècle en ce qui concerne la haute bourgeoisie avec, notamment, son inévitable cabinet chinois très en vogue à l'époque. Des porcelaines chinoises ainsi qu'une belle argenterie complètent heureusement cet ensemble significatif. Enfin, dans deux petites pièces du second étage, a été constitué un petit

musée relatif à l'histoire de la commune de Saint-Josse-ten-Noode et à son folklore.

Il ne nous reste plus qu'à espérer et à souhaiter que cet article fasse s'acheminer plus nombreux les curieux vers un Musée à la fois riche et trop délaissé...

(1) Et, de ce fait, pourquoi ne pas l'ouvrir en semaine sur l'heure de midi ?

(2) Espèce en voie de disparition. Aujourd'hui, le mécénat est exercé par les banques et autres monstres froids (qu'ils disent !)...

(3) Certaines œuvres relevées ici se trouvent actuellement en dépôt dans différents services de l'Administration communale. En outre, au moment où nous écrivons ces lignes, plusieurs toiles importantes ont été prêtées aux Musées Royaux des Beaux-Arts dans le cadre de l'exposition « Jean Portaels et ses élèves ».

L'Hôtel Charlier est ouvert le dimanche matin de 9 h 30 à 12 h 30 ou sur demande (écrite ou téléphonique) à Madame Elia Ketels, archiviste-conservateur (02/218.53.82). Toutefois, il est visible lors des nombreuses réceptions et activités artistiques qui s'y déroulent en soirée.

Bibliographie

- A. Garcia Llanso : Guillermo Charlier, *La Ilustracion Artistica*, Barcelone, numéro 1025, 19 août 1901.
 Georges Verdaine : Guillaume Charlier, 1897, Mons.
 Paul Schumann : *L'illustrirte Zeitung*, numéro 3031, 1er avril 1901.
 Paul Schumann : *Belgische Bildhauer der Gegenwart, Die Kunst für alle*, Munich, novembre-décembre 1906, pages 68/69.
 Lucien Solvay : Guillaume Charlier, *Caprice-Revue*, 1889.
 Louis de Tave : Les artistes belges contemporains.
 Sander Pierron : Guillaume Charlier, Bruxelles, 1913.
 Jules Du Jardin : *L'Art Flamand*, Bruxelles, volume V, page 105, volume VI, page 97.
 Maurice Devigne : Catalogue de la Sculpture, *Musée Royal de Bruxelles*, 1922.
 Maurice Gachez : Les vivants et les morts, pages 249-251.
 Sander Pierron : *La Sculpture en Belgique 1830-1930*, Paris, Bruxelles, Courtrai, 1932.
 Nos contemporains, Ixelles-Bruxelles, 1904, pages 88-90.
 E. Essling : *La Sculpture belge contemporaine*, Bruxelles, 1903.
 L. Gonse : *La Sculpture française*, 1895, Paris, page 563.
Le Journal des Beaux-Arts, Bruxelles, 1884, pages 68 et 141, 1885, page 78 et 1887, page 148.
La Gazette des Beaux-Arts, Paris, 1887, II, page 48 et 1892, II, page 24.
Forma, II, 1907, pages 373 et 393.
L'Arte, Rome, 1903, VI, page 286.

PRESBYTERES EN BRABANT 8

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode

La région Est du Brabant est un peu moins favorisée que ses voisins en ce qui concerne les presbytères ; ils sont moins opulents qu'en d'autres points de la province ou, s'ils le furent, ils sont, à l'heure actuelle, assez déchus. Souvent, un seul prêtre est appelé à desservir plusieurs paroisses et, de ce fait, de nombreux presbytères sont détournés de leur fonction initiale. Il y a néanmoins, parmi les laïcs, une prise de conscience, un goût pour ces solides immeubles. Des particuliers les achètent, les restaurent, les habitent. C'est une œuvre onéreuse et souvent de longue haleine, mais dont nous nous réjouissons car elle sauvera maintes belles demeures.

PETIT-ROSIERE Place Jh Delwiche, 7.

Propriété enclose ; maison à double corps et deux niveaux. Un jeune ménage d'artistes s'efforce de la restaurer. A signaler une gracieuse porte à larmier vers le jardin ; à l'intérieur quelques beaux stucs (plafonds et corps de cheminée que les occupants ont adroitement mis en valeur). Sous l'ancien régime, Petit-Rosière

était à la limite du Duché de Brabant et de la Principauté de Liège. D'après la tradition, la cure aurait été habitée, pendant l'occupation française, par un corps de gendarmerie. Le fait est vraisemblable car, ainsi que nous l'avons vu en d'autres villages, la révolution a bouleversé la région.

BOMAL Rue de Mont-Saint-André

Belle cure construite au début du XVIII^e siècle ; encadrement de portes et de fenêtres à chaînage de grès ; l'huis principal est surmonté d'un œil-de-bœuf ; soubassement en moellons ; toit d'ardoises en bâtière. Les fenêtres sont à meneaux de grès. L'ensemble est plus évocateur de notre XVI^e siècle que du style Louis XV très en faveur à cette époque dans nos régions. Rappelons d'ailleurs que ce style « à la française » témoigne néanmoins toujours d'influences locales. Les annexes sont en prolongement de la façade. L'immeuble a été entièrement restauré en 1934-1935 par l'architecte Borlée. Il est encore occupé par le curé de la paroisse.

RAMILLIES-OFFUS Face à l'église

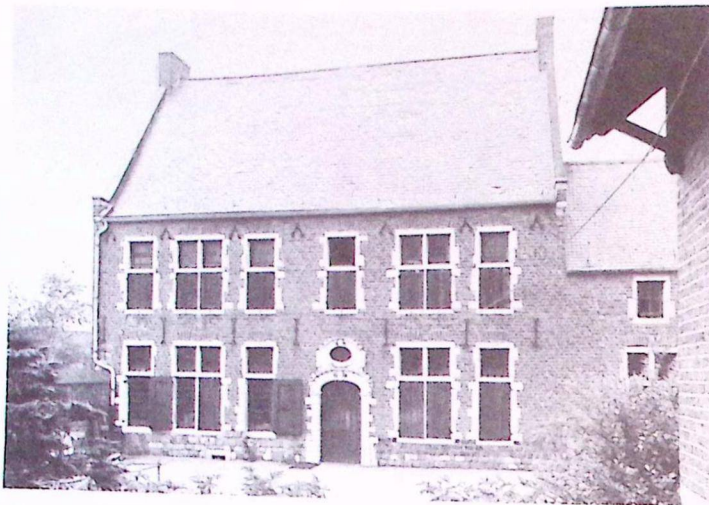
Grosse maison classique à deux corps, avec fenêtres à linteaux bombés. Au-dessus d'une entrée de cave, un perron à double révolution est orné d'une balustrade en fer forgé. La propriété est emmurillée et le jardin très touffu est négligé. Il n'y a plus de desservant.

AUTRE- EGLISE A côté de l'église

Vaste demeure avec porche-colombier à la façade sud. Il est à demi ruiné et n'est plus utilisé. Passant jadis sous le porche, on accédait au jardin sur lequel donne ce qui fut la façade principale percée d'une très jolie porte en anse de panier millésimée 1726 ; elle est surmontée des armoiries de Gérard de Fize. Aujourd'hui, on pénètre dans la maison par une porte étroite percée dans la façade ouest. L'ensemble est très dénaturé.

FOLX-LES-CAVES Rue du Presbytère, 20

Propriété clôturée édifée au début du XIX^e siècle. Longtemps abandonnée, elle a été achetée par des particuliers qui procèdent à une remise en état complète. Dans la région hesbignonne, nous avons été frappée par un caractère très particulier commun à plusieurs presbytères. Nous avons signalé déjà que de nombreuses cures sont précédées d'un porche et ceinturées d'un mur plus ou moins haut. Mais nous avons découvert, plus spécialement à Tourinnes et dans les environs, des presbytères qui, au premier abord, pourraient se confondre avec les fermes monumentales qui jalonnent la région et qui originellement appartenaient souvent à des abbayes. Le plan est similaire sinon tout à fait identique : un porche important coupe un mur haut et généralement aveugle ; le corps d'habitation se dresse au fond d'une cour carrée entourée de remises à chariots, de fournils, etc. L'ensemble est chaulé de blanc ; au milieu s'étendent des parterres de fleurs ou du gazon qui remplacent peut-être un an-



On ne peut évidemment pas se baser de façon formelle sur ces pierres : en effet, il arrive que, lors de démolitions ou de transformations, on conserve certains de ces éléments pour les ré-encastrent dans le nouveau bâtiment.

GLIMES
Rue de la Tombe romaine, 2

Même plan d'ensemble qu'à Tourinnes. Deux buis taillés en boule flanquent le chemin intérieur qui conduit à la maison où s'accrochent des rosiers grimpants. Au XIX^e siècle on a percé une espèce de « porte vénitienne » qui dénature un peu la façade. Dans un coin, une vieille pompe, oubliée dans la verdure et les roses trémières, semble rêver à un passé plus actif.



En haut de la page : la séduisante cure de Bomal, construite au début du XVIII^e siècle, a fait l'objet d'une habile restauration.
Ci-dessus : l'imposante entrée du presbytère de Tourinnes. Cette vaste propriété releva jadis de l'abbaye de Heylissem.

cien fumier. Il est possible que nous en rencontrerons d'autres au cours de nos futures pérégrinations, mais dès à présent nous pouvons citer :

TOURINNES-SAINT-LAMBERT
Rue de la Cure, 26 (paroisse de Tourinnes)

Domaine d'un hectare qui fut bien religieux depuis le XIII^e siècle. Divers ordres s'y sont succédé et notamment les Trinitaires de la Rançon des Captifs dont l'appellation même est un pro-

gramme ; cet ordre fut supprimé par Joseph II.

La propriété appartient à l'abbaye d'Heylissem. Le corps d'habitation semble avoir été édifié dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le pavillon-porche porte le millésime 1759, mais au revers on découvre une pierre portant des armoiries avec les mentions

SE NON PROFICIS DEFICIS
17 F. Gabriel Brion abbé 18
d'Heylissem

LONGUEVILLE
Rue A. Libert, 2

Le porche, les murs et la maison ici sont chaulés d'un rose soutenu qui forme un heureux contraste notamment avec les fenêtres du deuxième étage entourées de briques de cendrée.

Il y a aussi dans toute cette région plusieurs presbytères de types différents qui datent également du XVIII^e siècle et méritent d'être cités.

WALHAIN-SAINT-PAUL
Walhain, rue du Centre, 1

Grande demeure classique précédée d'un perron sous lequel s'ouvre une cave. Une frise en briques court sous la corniche. La propriété est entourée d'un mur bas.

Signalons que c'est à Walhain, dans la ferme Marcette, que Grouchy déjeunait quand il refusa de rallier Mont-Saint-Jean et Waterloo.

SAINT-PAUL
tout à côté de l'église

A l'ombre d'un beau noyer, maison à deux niveaux de briques et de pierre blanche, sous un toit d'ardoises. Une jolie imposte surmonte la porte. Une grange ou remise avec arcade en plein cintre fait corps avec le bâtiment principal.

Un mur assez haut cerne l'ensemble.

SART-LEZ-WALHAIN
A côté de l'église

Encore un même type de construction que celui de Tourinnes et de Glimes. Blanche sur un mur blanc, une petite vierge est encastrée à droite du porche.

L'ancienne porte a été remplacée fort malencontreusement par une sorte de clôture utilitaire, mais dès qu'on l'a franchie, on oublie le mouvement d'humeur qu'elle a inspiré en découvrant de délicieux parterres rectilignes, véritable jardin de curé que précède une adorable maison à un seul niveau. La paroisse naguère s'animait de pèlerinages faits par des fermiers pour la bonne santé de leurs cochons.

NIL-SAINT-MARTIN
rue Saint-Martin, 2

Un mur bas coupé par une petite grille précède le jardin au fond duquel se dresse la cure à deux niveaux sous son toit à bâtière.

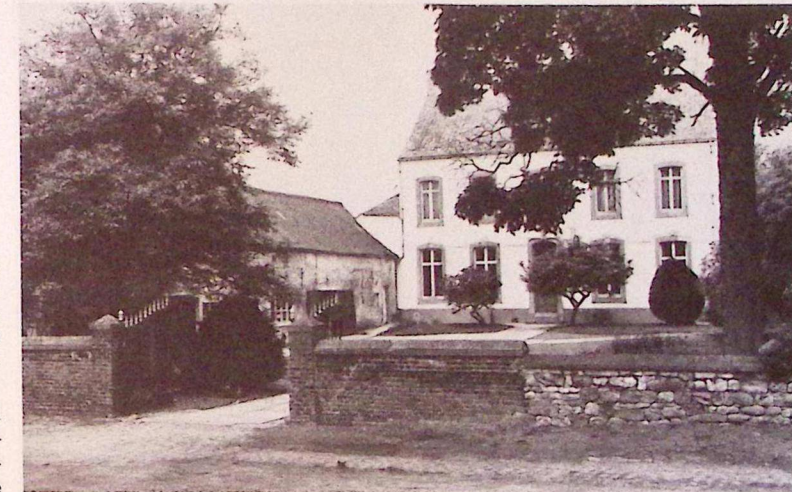
Un grand jardin s'étend derrière la maison.

INCOURT
Rue Brombais, 2

Il n'y a guère, le curé d'Incourt habitait le vaste presbytère de la rue Brombais. Il s'agit d'une bâtisse classique à deux niveaux de briques sur soubassement en moellons, flanquée d'une petite annexe assez malencontreuse.

Depuis mai 1978, le desservant a transporté ses pénates dans une maison plus exiguë, située en face de l'ancienne cure. Cette demeure, pour être moins importante, ne manque pas de cachet ; elle abritait autrefois la directrice de l'école voisine.

Quant au presbytère primitif, il sera transformé en maison communale. L'Administration locale envisage d'effectuer des travaux d'aménagement en créant un parking devant l'entrée et en traçant à l'arrière un jardin public. Toute la vie religieuse d'Incourt est dominée par le culte d'une sainte locale, Sainte Ragenufle qui serait née au hameau de Brombais au VII^e siècle. La tradition rapporte qu'elle était de famille noble et que ses parents voulaient la marier à un jeune seigneur. Ragenufle, toute pieuse, s'enfuit du domaine familial et se réfugia dans les



En haut de la page : à l'ombre d'un beau noyer, l'élégante cure de Saint-Paul (Walhain).
Ci-dessus : le presbytère de Nil-Saint-Martin est un charmant édifice, à deux niveaux, que précède un coquet jardinier.

bois où elle mena une vie de pénitence. Elle mourut le 14 juillet 650. Une fontaine aurait jailli pour rafraîchir Ragenufle mourante. Plusieurs chapelles furent édifiées l'une après l'autre autour de cette source ; la dernière date de 1953. On assure que cette eau guérit l'hydropisie et les fièvres. La Sainte-Ragenufle (14 juillet) qui naguère voyait affluer les pèlerins, a perdu de son importance, mais cependant, aujourd'hui encore, on peut voir par moments des personnes venant

avec des récipients puiser l'eau miraculeuse. Sainte Ragenufle, humble fille de chez nous, continue à protéger les habitants de la région. Bruxelles, hélas ! a mis dans l'ombre sa célèbre sainte Gudule. Il ne déplaît pas au folkloriste d'apprendre qu'Incourt est resté fidèle à sainte Ragenufle.

(à suivre)

Voir également « Brabant » n^o 2 et 4/1978, n^o 1, 2, 4 et 6/1979, ainsi que le n^o 1/1980.

Les Sénateurs de la Maison de Merode-Westerloo

2*

par Evrard OP de BEECK

Charles-Antoine-Ghislain, Comte de Merode-Westerloo (1824-1892)

CHARLES-ANTOINE-GHISLAIN vit le jour au Château d'Everberg, où résidaient ses parents : Henri de Merode-Westerloo et Louise-Jeanne du Thesan.

Nous pouvons admettre qu'il passa sa jeunesse dans les différentes demeures de sa famille : Everberg, Rixensart, Grimbergen, Westerloo et l'Hôtel de Merode à la rue aux Laines, à Bruxelles. Après ses études à l'Université Catholique de Louvain (1), il veut suivre l'exemple de son père et surtout de ses oncles, les Comtes Félix et Werner de Merode et faire carrière dans la politique.

La mort prématurée de son père et le fait que sa mère était retenue continuellement au palais, en tant que Grande Maîtresse de la Maison de la Reine, l'ont obligé d'interrompre ses études pour pouvoir assurer la bonne gestion de ses affaires et des domaines familiaux.

Etant donné que son père s'était fixé dans le vieux château ancestral de Westerloo, il se présenta sur les listes de la Chambre des Représentants pour l'arrondissement de Turnhout (2). En 1850, il fit son entrée à la Chambre des Représentants en tant que successeur du Comte du Bus.

Il resta à la Chambre jusqu'au 11 juin 1867, date à laquelle il fut élu en tant que Sénateur pour le même arrondissement, en succédant ainsi au Baron Gilles de 'S Gravenwezel.

Le Professeur Lamy, de l'Université Catholique de Louvain, écrit de lui (3) : « Entré bien jeune à la Chambre, il évita de se lancer dans les discussions

irritantes et passionnées ; il n'aimait pas les joutes oratoires, bien qu'il fût de force à les soutenir. Il regrettait que nos parlements perdissent tant de temps en paroles inutiles.

» Ses votes furent toujours acquis aux principes conservateurs et au parti qui les représente. Il mettait l'attachement à notre dynastie nationale, à nos libertés constitutionnelles et à l'antique foi des Belges et de sa famille, au-dessus des mesquines adulations de la presse et des faveurs changeantes de l'opinion. Toujours consciencieux dans ce qu'il soutenait, jamais il n'a manqué de loyauté ou de courtoisie envers ses adversaires politiques. »

Son intérêt alla, en premier lieu, vers son arrondissement, vers sa Campine, bien qu'il passât une grande partie de son temps à Bruxelles et qu'à plusieurs reprises des réunions de parlementaires eussent lieu à l'Hôtel de Merode à la rue aux Laines.

Lisons ce qu'en dit le Professeur Lamy : « Dès le début, il se montra soucieux des intérêts de son arrondissement et il ne cessa jamais de les défendre à la Chambre et au Sénat. Durant la session de 1850-1851, il insista pour la construction d'une route de Turnhout à Tilburg. Le génie militaire avait longtemps empêché cette entreprise, mais cette opposition avait cessé. Une autre question plus importante pour la prospérité de son arrondissement attira surtout son attention. Il s'agissait de l'amélioration des deux petites rivières qui le traversent la Grande-Nèthe et la Petite-Nèthe. Le dessèchement des marais, la construction du canal de la Campine, d'autres travaux faisaient affluer les eaux dans la Grande-Nèthe avec beaucoup plus de rapidité qu'auparavant. De là, les pluies d'orage en été causaient des inondations désastreuses pour les riverains. Le député de Turnhout demanda des subsides pour améliorer ces cours d'eau et en faciliter l'écoulement ; il ne cessa de réclamer à chaque session, à la Chambre d'abord, au Sénat ensuite, jusqu'à ce qu'un subside de neuf cent mille francs fût accordé. Il en remercia le ministre tout en ajoutant ces paroles qui montrent avec quel soin il avait étudié la question : « Je me permettrai d'attirer l'attention de Monsieur le Mi-



Charles-Antoine-Ghislain, Comte de Merode-Westerloo, président du Sénat, portrait peint par Robert (Galerie du Sénat).

nistre sur le double but essentiel à atteindre dans les travaux à la Grande-Nèthe : d'une part, éviter les inondations d'été, résultat ordinaire de violents orages et, d'autre part, ne pas entraver la navigation par un écoulement trop rapide des eaux.

» La Nèthe est, pour une partie de l'arrondissement que j'ai l'honneur de représenter dans cette enceinte, un véritable canal. Par elle s'écoule une partie des bois vers le marché si considérable d'Anvers ; par elle aussi arrivent tous les produits pondéreux nécessaires à la bâtisse et autres, tels que briques, chaux, pierres, charbons. »

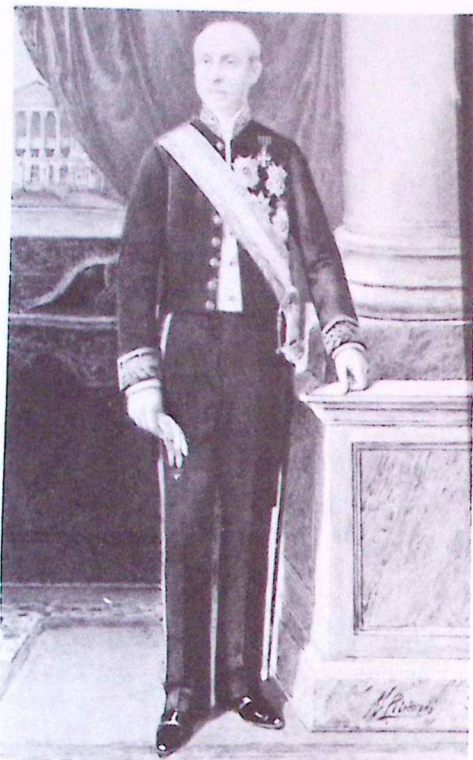
» Ce ne fut pas la seule question dont il s'occupa.

» Plusieurs autres questions d'intérêt matériel ou moral trouvèrent en lui un dévoué défenseur ; c'est ainsi que,

pendant la session de 1853-1854, il proposa diverses mesures pour l'amélioration de la race chevaline. L'année suivante, il insista sur la nécessité de créer de nouvelles paroisses dans certains hameaux de la Campine, qui étaient à plus d'une lieue de l'église.

» Le ministre de la Justice d'alors, M. Faider, tint compte de ses recommandations. En 1855-1856, il demanda la séparation des sexes dans les maisons d'arrêt, parla en faveur du projet de loi sur le chemin de fer de Contich à Lierre, qui fut adopté ; il plaida également pour l'adoption du crédit de 1.500.000 francs en faveur des classes ouvrières et nécessiteuses et fut rapporteur de la section centrale sur les pensions des officiers de 1830.

» Durant la session de 1857-1858, il attira l'attention de la Chambre sur la dé-



Le Comte Charles-Antoine-Ghislain de Merode-Westerloo (miniature de Ricardi, collection de la Princesse de Merode-Westerloo).



La Comtesse Charles de Merode-Westerloo, née Princesse et Duchesse d'Arenberg (miniature de Ricardi, collection de la Princesse de Merode-Westerloo).

couverte du Docteur Willems touchant la pleuropneumonie bovine ; il soutint la cause des facteurs ruraux et insista sur diverses améliorations à introduire dans notre régime postal.

» Au cours des sessions de 1860 à 1867, outre l'amélioration de la Nèthe qu'il réclamait à chaque session, il demanda aussi l'amélioration des logements militaires, l'extension et le développement des lignes télégraphiques ; il s'occupa en outre du projet de chemin de fer de Louvain à Hérenthals et du canal d'Anvers à Turnhout. » Ayant quitté la Chambre pour le Sénat, il s'intéressa surtout aux questions sur les Travaux publics. Pendant plusieurs années, il fut le rapporteur de cette commission.

Le Professeur Lamy nous a donné une énumération des problèmes sur lesquels il a fait des rapports. Nous en citons quelques-uns :

« Il prit part à la discussion sur l'atlas

de la voirie vicinale, fit rapport sur une convention relative au chemin de fer de Lierre à Turnhout, sur le rachat du chemin de fer de Dendre et Waes et sur le crédit de 800.000 francs pour travaux publics.

» Dans ces mêmes sessions, il parla en faveur des secrétaires communaux et pour les pensions des instituteurs ruraux. Il fit un discours pour obtenir un chemin de fer de Malines à Maeseyck à travers la Campine.

» Sur les conclusions du rapport du Comte de Merode-Westerloo, le Sénat adopta, à l'unanimité, la création d'un nouveau champ de manœuvres à Bruxelles. »

En 1879, les débats parlementaires ont dégénéré suite à la question scolaire. Dans un climat de haine et de méfiance, le ministre présenta au Sénat un budget extraordinaire destiné aux fêtes du Cinquantenaire de notre Indépendance.

Un moment, il sembla que le Parti catholique allait refuser de voter ce budget, voire même de participer aux festivités.

C'est alors que le Comte de Merode-Westerloo prit la parole. Dans les annales du Sénat, en date du 1^{er} août 1879, nous retrouvons ses paroles :

« Messieurs, nous voterons avec un sentiment patriotique les crédits demandés pour les fêtes de 1880, fêtes destinées à célébrer l'anniversaire semi-séculaire de la conquête de notre indépendance, de l'établissement de nos libres institutions et de l'avènement de notre dynastie nationale. Pour nous réjouir de tous ces bienfaits et en remercier la Providence, nous sommes unanimes, oubliant ce qui nous divise, pour ne nous rappeler que ce qui nous unit comme citoyens dévoués de notre chère patrie (4). »

Les élections de 1884 furent catastrophiques pour la majorité libérale. Le

Parti catholique était le grand vainqueur. Le Comte de Merode-Westerloo devint le premier vice-président de la Haute Assemblée.

Il remplaça le Baron d'Arenberg à la présidence (5). Le 10 novembre 1885, il fut appelé à la présidence du Sénat, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1892.

À l'occasion de son élection, il prononça le discours suivant, discours dans lequel il témoigna de son admiration pour son prédécesseur :

« Messieurs et chers collègues, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à la présidence du Sénat. Je sens, Messieurs, que vous m'imposez ces hautes et délicates fonctions.

Succédant à un homme auquel son dévouement au pays, son tact politique et l'affabilité de son caractère ont acquis le respect et l'affection de tous ses collègues, qui le voient avec peine renoncer au fauteuil de la présidence, je dois tout d'abord vous remercier, Messieurs, votre concours pour conserver à nos débats la dignité et la modération dont ils ne doivent jamais s'écarter.

De mon côté, je m'efforcerai d'apporter dans l'accomplissement de mes fonctions, l'impartialité que je considère comme le premier devoir de la haute charge dont votre confiance m'a honoré. »

Pendant sept ans, il sera un président dont l'impartialité ne fut jamais mise en doute et lors de son décès l'opposition élèvera son éloge !

Dans l'entre-temps, en 1875, le Comte de Merode doit céder pratiquement la totalité de son jardin jouxtant l'Hôtel de Merode, rue aux Laines, pour la création de la place Poelaert et la construction du Palais de Justice.

Dans le « Journal de Bruxelles » et dans « Bruxelles à travers les âges », de L. Hymans, on fit son éloge en citant le désintéressement dont le comte de Merode-Westerloo avait fait preuve en cédant ses terrains. Cette première expropriation fut suivie plus tard d'une seconde qui priva l'Hôtel de son jardin et nécessita même la démolition des écuries de l'Hôtel.

L'année parlementaire 1891-1892 fut la dernière qu'il présida. Son discours d'ouverture sera un appel au dévoue-

ment et à la responsabilité des sénateurs devant le projet de loi de révision constitutionnelle qui venait d'être déposé.

Pendant cette dernière année, il ne se contenta pas d'évoquer les problèmes de son arrondissement ; outre la présidence, il participa activement aux travaux de certaines commissions jusqu'au jour où il fut obligé de s'aliter.

Ce qu'il considérait d'abord comme un simple refroidissement s'avéra être une pneumonie grave.

Pendant la maladie du Comte, on avait posé de la paille sur les pavés de la rue aux Laines afin que son repos ne fût pas troublé par le bruit des voitures et des chevaux.

A partir du dimanche 3 avril 1892, le mal s'aggrava, le Comte sentait diminuer ses forces. Les médecins faisaient part de leurs craintes.

Le 6 avril 1892, vers midi, le Comte Charles-Antoine de Merode-Westerloo rendit le dernier soupir.

Immédiatement un message fut porté au Palais Royal, à la Chambre et au Sénat.

Dans cette dernière assemblée, le Comte et Kint de Roodebeke ouvrit la séance et prononça le discours suivant (6) :

« Je suis chargé d'annoncer au Sénat la mort du Comte de Merode-Westerloo, notre éminent et bien-aimé président. L'émotion que j'éprouve est trop grande pour que je puisse, en ce moment, louer sa belle vie consacrée tout entière à servir son pays et faire le bien. La grandeur de la perte que le Sénat vient de faire est inappréciable. »

Le Comte de Merode n'était pas seulement un président modèle, dirigeant nos débats avec une impartialité à laquelle tous rendaient hommage ; il apportait, dans ses rapports journaliers avec tous, ces qualités de cœur et d'esprit qui lui venaient de race et auxquelles il devait de ne compter parmi nous que des amis.

» Héritier d'une illustre maison dont l'histoire a toujours été mêlée à celle de la Belgique indépendante et libre, il laissera chez tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme de bien, fidèle à son devoir, à sa patrie et à son Roi.

» Il convient de rendre un premier et douloureux hommage à sa mémoire et le bureau vous propose, Messieurs, de

lever la séance en signe de deuil ; il vous propose également d'ajourner jusqu'après les funérailles. » (Assentiment unanime.)

M. Beernaert : « Le pays est bien rudement éprouvé. Le gouvernement ressent cruellement la nouvelle perte qui vient de nous être annoncée. Par son nom, symbole de patriotisme, par sa famille, par les services qu'il a rendus au pays, le Comte de Merode-Westerloo tenait, pour ainsi dire, des entrailles mêmes de la nation. (Très bien ! sur tous les bancs.)

» Sa mort laissera un vide inoubliable dans cette assemblée qu'il présidait avec tant de courtoisie et de distinction. Et c'est comme le foyer même de la patrie qui se trouve frappé de deuil. » (Marques unanimes d'assentiment.)

M. le Baron Surmont de Volsberghe : « C'est sous l'empire de la plus profonde émotion que je prends la parole pour m'associer, au nom de la droite du Sénat, aux sentiments de douleur et de respect que Monsieur le Président et Monsieur le Ministre des Finances viennent d'exprimer. Que pourrais-je y ajouter. La mort du Comte de Merode-Westerloo peut être considérée à l'égal d'un deuil public. Héritier d'un grand nom, il était, comme ses ancêtres, profondément attaché à son pays, à ses libres institutions, à son Roi.

» Il a été pour le Sénat un président sachant remplir, avec le plus grand tact et la plus stricte impartialité, les délicates fonctions dont il était revêtu.

» Les qualités de l'homme privé ne le cédaient en rien à celles de l'homme public. Profondément religieux, dévoué à toutes les œuvres de charité, on pourra dire de lui : il a passé en faisant le bien.

» Tous, nous sentons sa perte. Puis-ent ces sentiments de regret apporter quelque soulagement à la douleur de ceux qui l'ont perdu ! » (Vive approbation.)

M. le Baron de Sélys-Longchamps : « Il me serait difficile de rien ajouter aux paroles éloquentes que nous venons d'entendre. Les qualités de notre regretté président étaient si éclatantes, elles apparaissaient si vivement à tous, que ceux qui en parlent

doivent se répéter. Je ne puis que faire miens les sentiments qui viennent d'être exprimés par nos honorables collègues et par Monsieur le Ministre des Finances.

« Tous nous avons toujours été frappés de l'impartialité, de la haute courtoisie avec lesquelles l'honorable Comte de Merode remplissait ses fonctions de président, et du soin qu'il mettait à faire respecter le règlement et les traditions du Sénat. Nous sommes unanimes pour nous associer aux regrets que fait naître cette mort soudaine. » (Très bien ! Très bien !)

M. Allard : « Au nom des sénateurs indépendants de Bruxelles, et sous l'empire d'une vive émotion qu'explique la perte de notre cher et vénéré président, apprécié à si juste titre et à un si haut degré dans le pays, je m'associe au nom de mes amis aux sentiments de regret et de douleur qui viennent de nous être exprimés. Le moment n'est pas venu de retracer la carrière brillante de cet illustre défunt, dont le nom historique est synonyme de patriotisme et d'honneur.

« Cette perte affectera douloureusement le pays tout entier. » (Très bien ! Très bien !)

Immédiatement après ces paroles, la séance fut levée en signe de deuil.

A la Chambre, également, d'éminents orateurs ont chanté l'éloge du disparu. Et là également, la séance fut levée en signe de deuil.

Signalons que le député Charlier, au nom de la gauche, a tenu à prendre la parole pour se joindre à l'hommage.

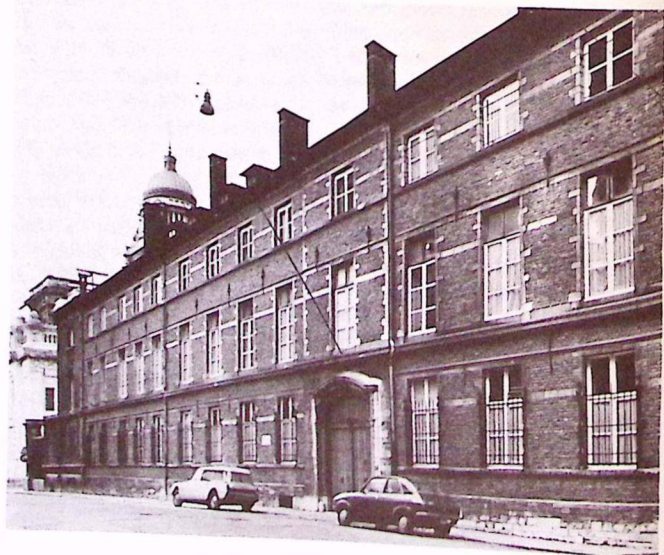
Quelques heures après la mort du Comte, le Roi Léopold II et son frère Philippe, Comte de Flandre, sont venus s'incliner quelques instants devant la dépouille du Comte de Merode-Westerloo.

Le lendemain, la Reine Marie-Henriette et la Comtesse de Flandre se rendaient à l'Hôtel de la rue aux Laines.

Puis ce fut le défilé du Tout-Bruxelles ! Les journaux de l'époque n'oublièrent pas de signaler que parmi cette foule

En haut : le Baron d'Anethan (collection du Baron d'Anethan).

Ci-contre : l'Hôtel de Merode situé au n° 23 de la rue aux Laines à Bruxelles.



Qui défila, il y avait aussi les habitants des Marolles et des quartiers pauvres, les nécessiteux qui ont toujours trouvé l'aide auprès de lui.

« Bruxelles lui fit des obsèques vraiment historiques. Nous citons ici le « Journal de Bruxelles » qui en donne tous les détails :

« Avant les funérailles. Des places sont réservées dans l'église pour les membres du corps diplomatique, les résidents des Chambres, les ministres, les membres du Sénat et de la Chambre, les grands corps de l'Etat. Les fonctionnaires civils seront en uniformes et en deuil. Le corps sera porté de l'Hôtel de Merode à l'église par des sous-officiers de l'armée. A la sortie de l'Hôtel, une charge de mousqueterie suivra le cercueil.

« Les coins du poêle seront tenus par le premier vice-président du Sénat, le président de la Chambre, le ministre des Finances, le ministre de l'Intérieur et le ministre de l'Instruction publique, un ministre d'Etat et un représentant de l'arrondissement de Turnhout.

« Le cortège, ouvert par un détachement de gendarmerie à cheval, sera composé de la même façon que celui qui a suivi la dépouille du prince de Chimay (7).

« Il faut excepter toutefois les fonctionnaires et employés du département des Affaires étrangères.

« Le cortège suivra, pour se rendre à l'église, la rue de la Régence et la place du Grand-Sablon.

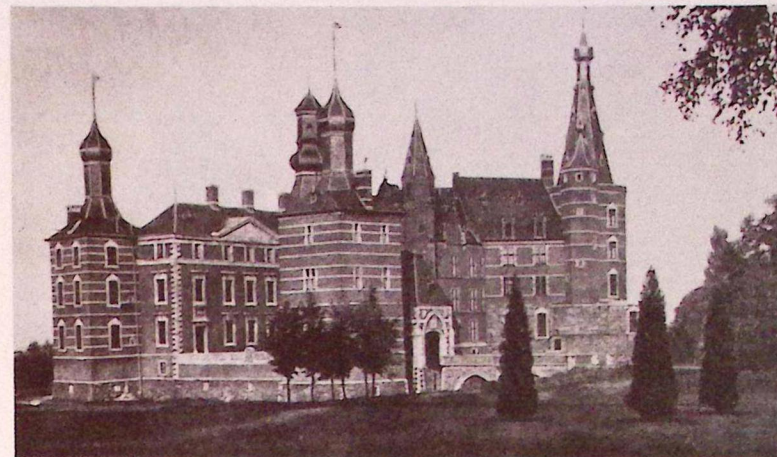
« La Cour de Cassation, la Cour d'Appel, la Cour des Comptes et les tribunaux se rendront directement en voiture, où ils devront se trouver à dix heures et demie.

« Les petites nef latérales seront réservées aux amis du défunt et aux invités non officiels faisant partie du cortège.

« Après le service funèbre, le cortège se dirigera vers la station du Nord par la place du Sablon, la rue de la Régence, la rue Royale, le boulevard du Jardin Botanique et la place Rogier.

« Des salves d'artillerie seront tirées dans le Parc depuis la levée du corps jusqu'à l'arrivée à la gare.

« Mardi matin, des voitures spéciales ajoutées au train de 9 h 40, transporteront les sénateurs en grand uniforme à



Le château de Merode à Düren (République fédérale d'Allemagne) tel qu'il apparaissait à la fin du siècle dernier (collection du Prince de Merode-Westerloo à Westerloo).

Westmeerbeek, d'où un train conduira les invités à Westerloo. »

Dans l'édition du 12 avril 1892, ce même journal donna in extenso tous les discours.

Ce jour, après une cérémonie religieuse à laquelle assista une foule aussi nombreuse que diversifiée, eut lieu à Westerloo l'inhumation dans le caveau de famille.

Là aussi, pas moins de sept orateurs prirent la parole. Un récit complet de cette cérémonie fut donné dans le « Nethegalm ».

Le Comte Charles-Antoine-Ghislain de Merode-Westerloo avait épousé, à Paris, la Princesse Marie d'Arenberg (1830-1905), sœur du célèbre Prince Auguste d'Arenberg, premier Président de la Compagnie Internationale du Canal de Suez.

De cette alliance sont nés le Comte Henri de Merode-Westerloo, également sénateur, et à qui nous consacrerons l'article suivant de cette série.

Sa fille aînée, Alix, épousa le Comte de la Roche Aymon, et se fixa en France. Une seconde fille, la Comtesse Jeanne de Merode, préféra rester à Westerloo où elle fit construire, en 1907, un château en style néo-renaissance. En plus, elle hérita du château de Grimbergen. Elle fonda à Westerloo un atelier de tapisserie qui a connu un grand essor et dont nous retrouvons les produits jusqu'à Paris et à Rome. Cet atelier a cessé toute activité en 1940.

Charles de Merode-Westerloo fut pendant plus de treize ans bourgmestre de Westerloo.

Chaque fois que ses occupations le lui permettaient, il quittait Bruxelles pour retourner vivre au château ancestral. C'est lui qui acheva le travail de restauration commencé par son père. C'est lui aussi qui s'occupa du vieux château de Merode près de Düren où il séjourna parfois.

En conclusion, nous pouvons dire que le Comte Charles-Antoine-Ghislain de Merode-Westerloo avait le sens profond de sa famille et de sa maison.

Il aime sa patrie avec un dévouement extraordinaire et jamais il ne considéra son mandat parlementaire comme étant une chose honorifique. Ses nombreuses interventions que nous retrouvons dans les annales parlementaires, en fournissent la preuve. (à suivre)

2^e Voir début dans « Brabant » n° 4, 1979.

Notes

- (1) Le Duc d'Arenberg, le Comte de Beaufort et le Comte de Merode-Westerloo ont contribué largement à la réouverture de l'Université Catholique de Louvain en 1835.
- (2) Le Comte de Merode s'était présenté dans son propre arrondissement, ce qui était assez rare en une période où la législation électorale permettait aux candidats de se présenter dans n'importe quel arrondissement.
- (3) T. J. Lamy : « Charles-Antoine-Ghislain, Comte de Merode-Westerloo ». Louvain,



Typographie de Charles Peeters, 1893.
Archives du Château de Westerloo.

(4) Séance du Sénat du 1^{er} août 1879. Annales parlementaires.

(5) Baron Jules-Joseph d'Anethan (1803-1888). Docteur en droit en 1824, au terme d'une courte carrière dans la magistrature, il accède aux fonctions d'avocat général près la Cour d'Appel à l'âge de 33 ans.

Le 16 avril 1843, il est chef du Cabinet et Ministre de la Justice jusqu'au 30 juillet 1845. Il reste au pouvoir comme Ministre de la Justice-Garde des Sceaux dans les Cabinets van de Weyer et de Theux jusqu'au 12 août 1847.

De 1847 à 1870, il est chef de l'opposition conservatrice à la Chambre comme député de Louvain puis au Sénat où il est constamment réélu par l'arrondissement de Thielt de 1849 à 1888.

Le 6 juin 1856, il est nommé Ministre d'Etat.

De 1860 à 1867, il se consacra à la mise au point du Code Pénal belge dont il est le principal auteur, ainsi que du Code de Commerce.

L'organisation de l'enseignement, l'extension du corps électoral, les problèmes des bourses d'études et de la bienfaisance en général firent l'objet de nombreux textes législatifs de sa part.

Résidant à Linkebeek à partir de 1849, il fut bourgmestre de cette commune où il se fit construire un château. Pendant cette période, il prit également la direction politique du « Journal de Bruxelles ».

Le 2 juillet 1870, il forma le premier gouvernement catholique homogène du règne de Léopold II.

Il prit le portefeuille des Affaires étrangères dans une situation internationale troublée.

Le 1^{er} décembre 1871, à la suite de l'opposition du Roi avec deux de ses ministres, MM. Jacobs et Cornesse, il remit la démission de son gouvernement au Roi Léopold II, malgré l'appui de la majorité parlementaire.

Retrouvant son siège au Sénat, il devint vice-président puis président de la Haute Assemblée, de 1880 à 1885.

En 1878, le Roi lui avait décerné le Grand Cordon de l'Ordre de Léopold en témoignage d'estime et d'affection.

(6) Séance du 6 avril 1892. Annales parlementaires.

(7) Le Prince Joseph-Guy-Henri-Philippe de Caraman-Chimay est né à Ménars, en 1836, et décédé à Bruxelles en 1892.

Il avait épousé en premières noces, en 1857, Marie-Jeanne-Anatole de Montesquiou-Férenzac, et en secondes noces, en 1889, Marie-Mathilde-Lucie-Christine de Paule de Barandjarian.

Gouverneur du Hainaut, membre de la Chambre des Représentants, ministre des Affaires étrangères.

Fils de Joseph et d'Emie-Françoise-Louise de Pelapra.

n parrainage illustre pour Bruxelles



SAINT MICHEL

par Geneviève C. HEMELEERS

À ma naissance j'ai été dotée du nom et de la protection supposée d'une sainte patronne. Vous aussi très certainement, amis lecteurs ? La plupart d'entre nous du reste.

La Ville de Bruxelles n'a pas dérogé à cette antique coutume chrétienne. Pour elle l'Elu a été Saint Michel-Archange, prince de la Milice céleste, vainqueur de Lucifer, symbole de force et de justice dont la fête est célébrée le 29 septembre. Bruxelles est l'une des rares villes au monde à l'avoir pour patron (1).

Allons de concert, si vous le voulez bien, à la rencontre du passé pour en savoir davantage à son sujet en ce qui concerne plus spécialement notre capitale : cette incursion-là est toujours diablement (oh ! pardon) instructive. Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui nous apprendrons que ce prestigieux personnage est lié à l'histoire de notre bonne vieille Ville depuis ses lointaines origines. Née dans le dénuelement au VI^e siècle de notre ère par le groupement d'errants ayant trouvé la sécurité dans une île bordée par la « SIN » (2), autour de l'ermitage et sous la houlette d'un moine évangéliste « Géry », la place de Bruxelles était ainsi marquée dans l'Histoire. Une église y fut bâtie par la suite.

Le temps passa prenant le temps de voir établie — vers le X^e siècle — sur une colline avoisinant l'île (devenue « de Saint Gery ») une chapelle dédiée à l'Archange Saint Michel.

A l'orée du XI^e siècle, l'essor grandissant de l'agglomération et l'accroissement de la population nécessitèrent la construction d'un sanctuaire plus vaste auquel succéda, en 1047, (par la volonté du Comte Lambert Baldéric croit-on) une église plus grande encore qui resta vouée aux Saints Michel et Gudule. On y déposa le corps (ou des reliques seulement d'après certains auteurs) de Sainte Gudule, conservé depuis l'an 978 dans l'église de l'île au bord de la « SIN ». Cette dame de haut lignage, très pieuse, providente des pauvres, morte vers 712, partagea ainsi avec Saint Michel le patronage de la Ville.

Ce sanctuaire-là fut incendié en 1072. Aux environs de l'an 1200 pour honorer davantage le Protecteur de la Ville et du Brabant un autre édifice religieux le remplaça mais ses mésaventures ne s'arrêtèrent pas là, tant s'en faut.

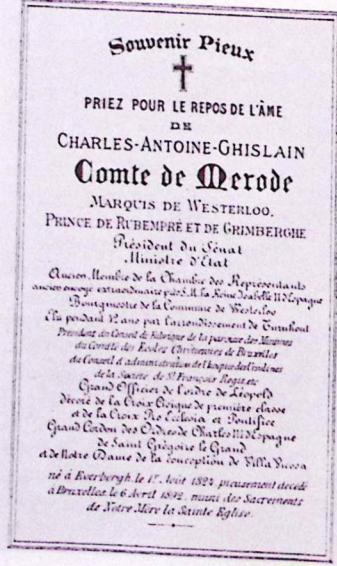
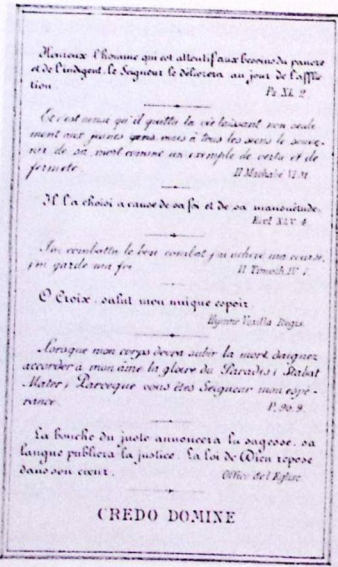
En 1226, Henri I^{er}, duc de Brabant, décida de remanier sur un plan grandiose les bâtiments existants. (Des vestiges de ceux-ci mis au jour en 1937 sont visibles dans la nef centrale de la cathédrale Saint-Michel.)

Les travaux s'échelonnèrent sur trois siècles, pour aboutir à la superbe cathédrale gothique brabançonne qui s'impose de nos jours encore sur la même colline à l'admiration de tous. L'une des tours porte le nom de Michel ; l'autre, plus tardive, à droite, celui de Gudule.

J'ai abrégé considérablement, vous vous en doutez bien, une histoire aussi prodigue en rebondissements de toutes natures.

Bref, puisque nous voilà aux pieds de la cathédrale, faisons un arrêt devant la façade principale au sommet des degrés de l'escalier à balustrade (architecte : Coppens, 1860). Sur le maclair de la porte du grand portail se détache une gracieuse statuette sous un dais ajouré, l'un et l'autre sculptés dans le bois : c'est Saint Michel, ici tout de suavité ; Sainte Gudule l'avoisine dans la sérénité.

Sur la façade latérale gauche, du côté de l'abside, nous distinguerons très haut placée sous un pignon dentelé une grande statue en pierre d'un Saint Michel à l'allure martiale mais au geste inachevé car le glaive qui devrait transpercer le démon a disparu. Plus bas, très visible sur la balustrade de la sacristie, dans une envolée dont l'éléance extrême fait craindre une ascension définitive, voici un Saint Mi-





Cathédrale Saint-Michel : gracieuse statuette du prince de la Milice céleste ornant le maucclair de la porte du portail principal.

chel doré (par Marin), témoin de flamme sous le soleil. En-dessous, sur le trumeau, une délicate Sainte Gudule à l'abri d'une tourelle ouvragée par le même artiste.

Quittons ce haut lieu de prière pour sillonner tout bonnement le centre de Bruxelles et y relever statues et représentations du Saint tutélaire à l'extérieur des édifices sans pénétrer jamais dans aucun d'entre eux. A l'extérieur donc, à la vue de tous. Ceci réserve des surprises étonnantes, car on ne regarde pas assez autour de soi. On se presse à l'entrée des magasins. On galope rejoindre l'autobus. On s'engouffre dans les stations du métro. On recherche fébrilement l'endroit où l'indispensable voiture a été garée. On court... on trotte... mais on ne voit plus rien. Dommage. Les traces de l'Histoire sont là à portée du regard.

Notre exploration sera récompensée très vite par l'apparition de la plus élancée des découvertes jaillissant à 90 mètres du sol ? Non à 100 mètres ? Ou plutôt à 114 mètres ? : les auteurs ne sont pas d'accord à ce sujet. Quant à moi, eh bien, ma vocation n'étant pas l'escalade, je vous laisse libre de choisir.

Quand le vent agite là-haut une silhouette oscillant malgré ses 2 m, 70 de taille du nord au sud et d'est en ouest, à tout seigneur, tout honneur, c'est celle d'un Saint Michel célèbre : une statue-girouette en plaques de cuivre (due à Martin Van Rode, chaudronnier bruxellois) culminant depuis l'an 1454 sur le pinacle de la flèche de l'hôtel de ville, Grand-Place, au cœur de l'agglomération (3).

Redescendons des nues pour remplir une obligation : celle de ne pas omettre de signaler la statue ailée (4) ornant le tympan du portail d'entrée du même hôtel de ville. Saint Michel ici, patron des maîtres d'armes, est noblement entouré par Saint Georges, patron des arbalétriers, Saint Christophe, patron des arquebusiers, Saint Sébastien, patron des archers, Saint Géry, Evêque (toutes ces statues datent de la restauration de la tour vers 1850).

La pesante porte d'entrée à lourdes peintures XVI^e-XVII^e siècles, restaurée en 1853, une fois close, on peut examiner très aisément sur son maucclair

une statuette en bois représentant de-rechef le personnage sacré.

Lors des festivités officielles organisées dans le cadre incomparable de la Grand-Place, des drapeaux et bannières s'enorgueillissent, comme de juste, de son effigie colorée.

On le retrouve un peu partout pour peu qu'on ait de la curiosité et qu'on pérégrine le nez en l'air car il aime les situations élevées. Quoi de surprenant à cela d'ailleurs puisque, de temps immémorial, il fréquente les sphères célestes.

Un froissement d'ailes m'oblige à lever la tête, je vous le disais bien : une statue dorée grandeur nature (par Gillis et Julien Dillens) orne l'étage d'un immeuble formant le coin du quai aux Barques et de la rue Saint-André dans le centre. Il est représenté sous l'apparence terrestre que lui ont donnée les artistes de toutes les générations : celle d'un chevalier casqué en armes. Un reflet d'or... et c'est encore une statue de l'Archange triomphant sur la façade de l'Ecole François Anneessens au n° 22 de la rue de Rollebeek avec, dessous dans le fronton triangulaire, un écusson le représentant sur champ de feuilles de chêne.

Ailleurs un clin d'œil me suffit pour déterminer la nature de ce qui l'a attiré : une statue en pierre, sur socle, de Monseigneur Saint Michel solennel et statique après sa victoire sur Lucifer couronnant l'arc surmontant la double porte d'entrée du Collège Saint Jean Berchmans au n° 2 de la rue des Ursulines.

Tout à coup j'entends comme un appel qui m'assure que la tarte au citron a du bon, ceci pour deux raisons : son goût exquis d'abord et ensuite l'intérêt que semble lui témoigner un personnage attentif penché vers la porte d'entrée d'une pâtisserie renommée au Grand Sablon. Tiens ! Mais, dans cette attitude toute de légèreté — comme la tarte — c'est Saint Michel en personne tout d'or vêtu. Rien de plus légitime : n'est-il pas aussi le Patron des pâtisseries et boulangers. Un vertige me saisit à toujours scruter le ciel... J'abaisse mon regard qui tombe sur une plaque en fonte qui détermine le nivellement de Bruxelles par rapport à la mer du Nord. Elles sont dissémi-

nées dans la Ville. Elles aussi reproduisent les traits de l'omniprésent Protecteur. Cherchez bien : sur le mur extérieur des jardins du Palais d'Egmont, boulevard de Waterloo ; sur le soubassement du Théâtre Royal de la Monnaie, rue Léopold ; sur la dalle d'orientation devant le panorama, place Poelaert, etc.

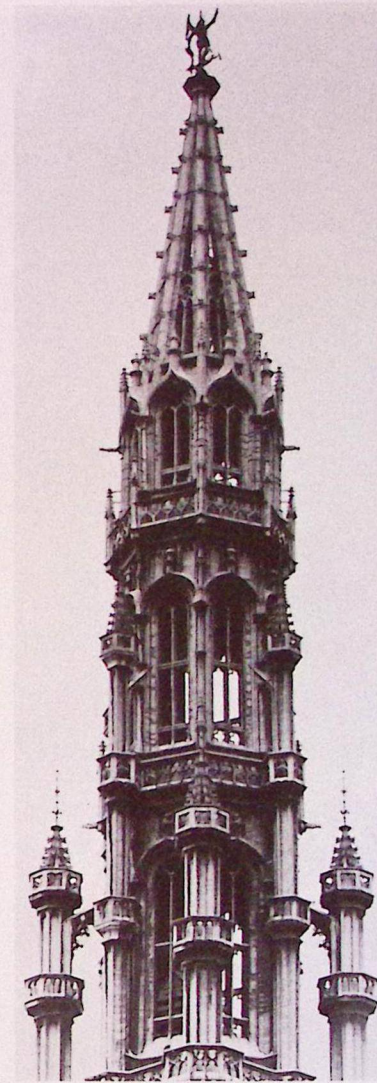
Il est tour à tour :

— facétieux quand son image se dissimule sur les abreuvoirs et les bornes en fonte rouillée du Parc royal de Bruxelles,

— multiple quand on le voit apparaître sur tous les réverbères de la place des Palais, sur ceux qui ceignent le Parc royal, sur ceux du boulevard Botanique et de la place Rogier, sur les quatre grands lampadaires entourant la Colonne du Congrès, sur ceux qui éclairent la Grand-Place de Bruxelles.

— discret et menu dans le coin des plaques indicatrices des rues de Bruxelles-Ville.

Cathédrale Saint-Michel : élégante statue de l'archange dominant la balustrade de la sacristie.



Hôtel de Ville de Bruxelles : célèbre statue-girouette de Saint Michel couronnant la flèche de la non moins célèbre tour.

Le Collège Saint-Michel présente sur la façade de sa chapelle, à front du boulevard Saint-Michel, une statue du saint vénéré ceint d'une croix, piétinant un démon à face bestiale.

Poursuivons, dans la fièvre d'autres trouvailles, vers le bas de la ville. Rue de l'Etuve, renommée pour un « manneken » irrévérencieux, un commerçant a apposé sur la façade de son magasin un panneau de bois assez grossier mais pittoresque : un Saint



Michel vêtu d'écarlate aux ailes dorées, au bouclier ponceau sur fond vert (couleurs de Bruxelles) le diable, à ses pieds, étant rouge de colère d'avoir été vaincu...

Il est encore présent au centre des arcs supérieurs centraux des quatre façades de la Bourse depuis 1873, bien visible quoique haut placé.

En face de la Bourse, adossée à un immeuble, la fontaine érigée à la mémoire de Auguste Orts, figure importante à Bruxelles au XIX^e siècle, porte au-dessus du buste de l'homme d'Etat un médaillon représentant Saint Michel. De la politique glissons vers le temple de l'Art et de la Musique : le Théâtre Royal de la Monnaie. Chacune des impostes de toutes les portes extérieures de l'Opéra portent en leur milieu un écusson à l'effigie dorée du saint protecteur sur fond grenat.

A l'étage d'un immeuble au coin du boulevard Adolphe Max et de la rue Saint-Michel est placée — comme il se doit — une statue de l'Archange rayonnant sous un baldaquin en pierre.

Nous enfonçant dans le quartier des « Marolles » nous marquerons le pas devant l'Ecole communale n° 7 de la Ville, située, depuis 1896, au n° 251 de la rue Haute. Dans une niche à l'étage supérieur apparaît en pied la statue (due à Victor De Haen) de Marnix de Sainte-Aldegonde (1538-1598). Cet écrivain, ce diplomate, ce philosophe fut l'âme de l'opposition au régime espagnol de l'époque. Au-dessus de lui trône un écusson à l'effigie du personnage magnifique que nous connaissons bien maintenant.

Poussons plus loin. L'air semble fendu brusquement d'un coup sec : celui, définitif, frappé par l'épée du pourfendeur de Satan. Vous le trouverez sous une couronne de pierre dans l'écusson qui supporte le drapeau au-dessus du porche d'entrée monumental de la

En haut : Hôtel de Ville de Bruxelles : parmi d'autres statues, deux « saint Michel » animent le porche d'entrée, l'une servant de motif central du tympan, l'autre agrémentant le maucclair.

Ci-contre : Place du Grand Sablon : un autre saint Michel, tout d'or vêtu, accueille les clients de la pâtisserie-confiserie Wittamer.



Statue, grandeur nature, de saint Michel ornant l'étage d'un immeuble formant le coin du Quai aux Barques et de la rue Saint-André.



Rue des Ursulines : un saint Michel solennel surmonte la porte d'entrée du Collège Saint-Jean Berchmans.

Caserne des pompiers place du Jeu-de-Balle.

Près du Palais de Justice, au coin du boulevard de Waterloo et de la place Jean Jacobs, un beau cartouche en pierre bleue épousant le coin du premier étage d'une magnifique maison de maître, commémore le souvenir de Jean Jacobs, orfèvre bruxellois (1575-1650), fondateur du Collège belge à

Bologne. Ce cartouche est surmonté d'un très gracieux Saint Michel se détachant clairement sur la façade blanche.

Ainsi au fil des jours... et de l'épée... l'acte de justice posé par le vainqueur de Lucifer revit sans cesse aux yeux des passants attentifs comme le symbole du triomphe du Bien sur le Mal. Qu'il en soit ainsi...

(1) D'après les historiens la représentation du Saint en tant que Patron de Bruxelles se retrouve sur le premier sceau de la Cité en 1135 ; sur ses armoiries au XVI^e siècle ; sur le sceau de la Cathédrale au XII^e siècle.

(2) Devenue la Senne qui coule toujours à l'air libre en dehors de Bruxelles.

(3) Atteinte plusieurs fois par la foudre. Restaurée en 1617, 1658, 1770, 1825, 1841 et, pour la dernière fois, en 1895-96.

(4) Signe de son pouvoir ascensionnel.



Ci-dessus, à gauche : Rue de Rollebeek : c'est encore un saint Michel triomphant de Lucifer qui agrémente la façade de l'Ecole François Anneessens, avec, en dessous, dans le fronton un écusson le représentant à nouveau.

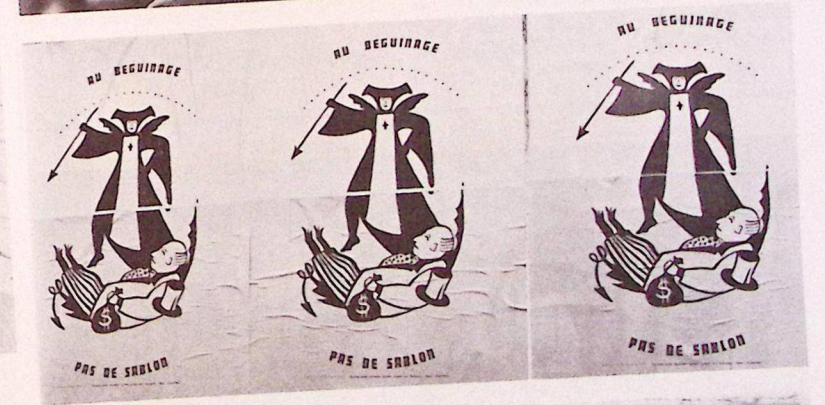
Ci-dessus à droite : Colonne du Congrès : saint Michel, toujours lui, coiffe chacun des grands réverbères ceinturant le monument.

Ci-contre : Place de la Bourse : le monument élevé à la mémoire d'Auguste Orts est placé lui aussi sous la garde de l'Archange.

En page de droite, en haut, à gauche : à l'angle du boulevard de Waterloo et de la place Jean Jacobs, un beau cartouche, dédié au célèbre orfèvre bruxellois, est surmonté, lui aussi, d'un gracieux saint Michel. **En haut, à droite :** saint Michel est encore présent sur les réverbères de la place des Palais.

Au centre : affiche satirique de notre archange terrassant le démon, collée, il n'y a guère, dans le quartier du Béguinage.

En bas : au n° 251 de la rue Haute, l'Ecole Communale n° 7 se devait, elle aussi, d'honorer le grand saint.



A Bonlez...

Le Musée de la Ligne KW

par Gilbert MENNE



Une patrouille part en reconnaissance au-delà du barrage.

Le Musée de la Ligne KW est encore un de ces petits musées situés en Brabant wallon et qui ne sont connus que par de rares initiés. Il mérite pourtant une visite en raison du grand intérêt des collections qu'il abrite. Les automobilistes qui suivent les panneaux du circuit touristique « La Route des Six Vallées » et les habitants de la région ont sûrement remarqué, à gauche de l'église de Bonlez, l'ancienne maison communale devant laquelle se dresse un canon anti-aérien. Une affiche porte l'inscription « Musée de la Ligne KW ». Que veulent bien dire ces initiales ?

Histoire de la Ligne

C'est en 1927 que l'état-major général de l'armée belge entama l'étude d'une ligne de défense Anvers-Louvain-Namur. Cette position était considérée comme la plus avantageuse et offrait l'atout supplémentaire de pouvoir être renforcée par les troupes anglaises et françaises.

La Ligne KW partait de la place fortifiée d'Anvers, près du village de Koningshooikt, et passait par Wavre-Sainte-Catherine, Keerbergen et Louvain. Elle suivait ensuite la voie de chemin de fer par Heverlee, Weert-Saint-Georges, Pérot, Bossut-Gottechain, Archennes, Gastuche et Wavre.

Pour ce système de défense, le plan prévoyait, outre des inondations de terrains, la construction de casemates bétonnées et d'un réseau continu d'obstacles anti-char : les éléments Cointet.

Ces éléments, du nom de l'ingénieur français Cointet, se composaient d'une grille d'acier haute de trois mètres et large de cinq, montée sur galets et pesant treize kilos. Chaque grille était ancrée au sol et reliée à l'élément voisin. Ce système n'était toutefois valable que s'il était défendu par des unités d'infanterie.

Si la Ligne KW d'Anvers à Wavre ne posa pas de problèmes, il n'en fut pas de même au sud de Wavre.

La création d'une ligne entre Wavre et Namur suscita des divergences d'avis entre les membres de l'état-major général.

En fait, le général Van Overstraeten, conseiller militaire du Roi Léopold III, aurait voulu entraîner les troupes franco-britanniques jusqu'au Canal Albert. Les Alliés, par contre, souhaitaient prendre position sur la voie de chemin de fer Wavre-Namur. Pour l'armée française, il était essentiel que la trouée de Gembloux, voie traditionnelle d'invasion de la France, fût rendue infranchissable aux tanks.

Fin décembre 1939, l'état-major décida d'établir une ligne continue d'éléments Cointet de Wavre à Namur, en suivant le chemin de fer. La 4e Direction du Génie entama les travaux, mais le 2 février survint un contrordre. Le général Van Overstraeten, dans le but d'entraîner les alliés plus avant, fit porter la ligne antichar sur le tracé Wavre, Chaumont-Gistoux, bois de Buis, bois de Grand-Leez, Liernu, Marchovelette, Namur.

Le 12 février, nouveau bond en avant, de même le 2 avril, puis encore. Au total, on changea à six reprises le tracé. A chaque fois, les éléments avaient été entièrement montés et les ouvrages d'ancrages bétonnés.

Finalement, le 10 mai 1940, les hommes du Génie travaillent d'arrache-pied pour tenter de terminer la position Louvain, Bierbeek, Beauvechain, Sart-Mélin, Roux-Miroir, Incourt, Thorombais-Saint-Trond, Perwez, Liernu. Seule la section Perwez-Namur ne fut pas modifiée. Près de trente mille éléments furent installés et dix mille déplacés, dans des conditions climatiques très difficiles. Quand les éléments de la 1ère Armée française atteignent la voie ferrée Wavre-Namur, ils sont stupéfaits de constater que rien n'est prévu pour les accueillir. En conclusion, l'énorme travail accompli par le Génie aura été réduit à néant par les étonnants revirements de l'état-major général.

Seuls les quelques éléments restés le long du chemin de fer purent servir aux Français.

Les Allemands récupérèrent les milliers de tonnes de métal et les utilisèrent sur les plages pour prévenir le dé-



L'équipe du Génie monte les galets de roulement sur les grilles Cointet.

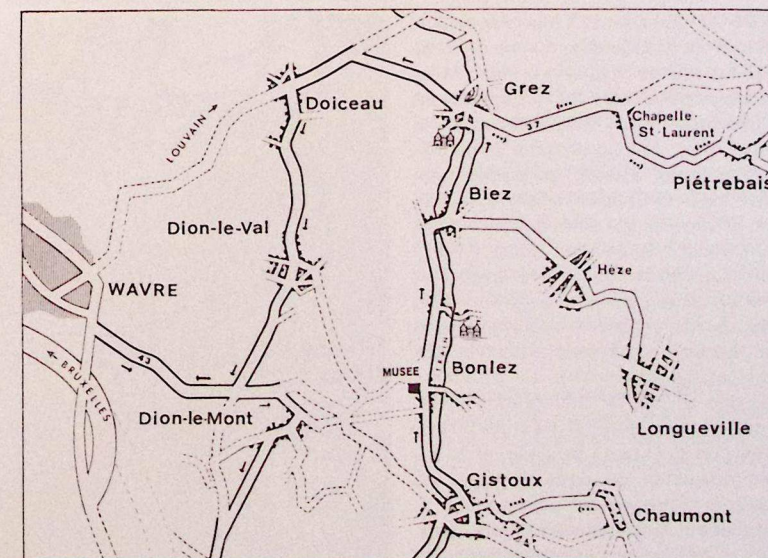
barquement allié. Il est certain que la Ligne KW, même entièrement achevée, n'aurait pu constituer un obstacle suffisant pour les troupes allemandes. Mais du moins aurait-elle pu les retarder sérieusement.

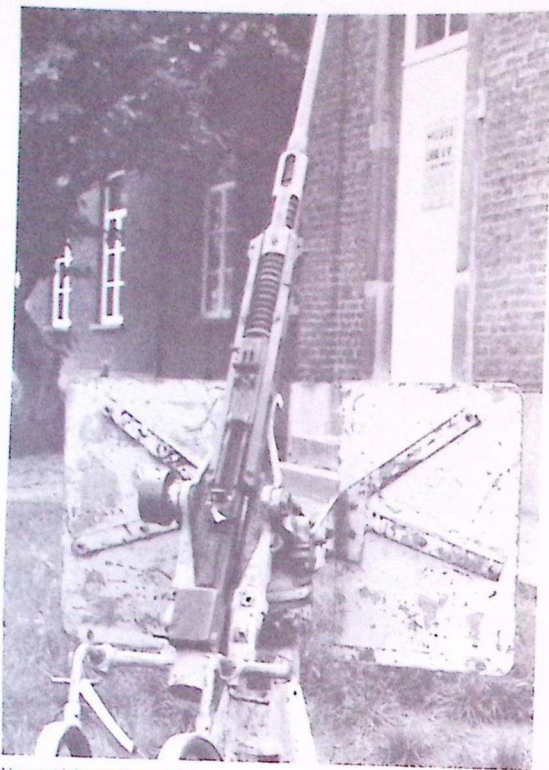
Genèse du musée

Un groupe de collectionneurs possédant des pièces de 1939-40 organisa, en 1978, dans la salle des fêtes de Dion-le-Mont une exposition consacrée à cette période.

Le succès fut tel qu'ils songèrent à monter une exposition permanente. Le problème du local fut résolu par l'administration communale de Chau-

mont





Vue extérieure du musée.

conde Guerre Mondiale ainsi que tous les pays belligérants.

Les collections

Le conservateur, M. Jean-Pierre Chantrain, nous pilote dans les quatre salles du musée contenant une quarantaine de mannequins complètement équipés ainsi qu'un très important matériel d'époque, y compris du matériel iconographique (affiches, revues, journaux, photos, disques, etc.). Le grand intérêt réside dans le soin extrême apporté dans le montage des mannequins. Toutes les parties des uniformes et des équipements sont rigoureusement authentiques et d'époque. Il est rarissime de trouver un uniforme en état monté d'origine, c'est-à-dire avec les insignes et tout le cousu comme d'époque. Les vestes sont la plupart du temps sans insignes. Il faut donc les reconstituer entièrement et cela prend souvent deux à trois ans de patience. Le montage se fait en se basant sur des photos ou des documents originaux. Pour les Américains et les Anglais, cela ne pose pas trop de problèmes car il existe suffisamment de documents. Les armées anglaise, améri-

caine et allemande éditent pour chaque partie de matériel de petits manuels. Ce n'est pas le cas pour l'armée belge.

La plupart des pièces du musée proviennent de marchands, souvent spécialisés. Le temps des stocks américains est bien révolu. Il arrive encore que l'on trouve un objet intéressant dans un marché local ou une brocante mais c'est plutôt rare.

Le grand problème pour les collectionneurs, et surtout pour les débutants, est de se garder des copies. C'est principalement le cas pour les pièces allemandes, car la demande du marché est énorme. L'expérience seule permet de les déceler.

Cette expérience, le musée la met à la disposition de tous les collectionneurs. Un commentaire complet et compétent est fourni à chaque visiteur. On sent que M. Chantrain est passionné par son sujet. Il nous confie que cette passion l'entraîne parfois très loin. A la demande du syndicat d'initiative de Ligneville (Malmédy) il accepta d'organiser une exposition sur la bataille des Ardennes. Un camion de déménagement fut nécessaire pour transporter



Le côté anglais : pilote de chasse (bataille d'Angleterre) et « Tommy » à l'époque de Dunkerque.

mont-Gistoux qui mit à leur disposition l'ancienne maison communale de Bonlez. Le musée naquit en mai de la même année, mais les organisateurs s'aperçurent qu'il fallait dépasser le cadre étroit de leur sujet car ils ne disposaient pas d'assez de pièces typiques 1939-1940 pour remplir une maison entière. Ils ont alors débordé, pensant couvrir la période de la Libération. La région de Wavre avait souffert de la guerre et les groupes de maquisards y étaient nombreux ; elle fut libérée conjointement par les Anglais et les Américains. Le problème est que la plupart des grands résistants sont en général très modestes. Très peu ont gardé des souvenirs ou des costumes de cette époque, ou alors, ils répugnent à s'en séparer. Finalement, les collectionneurs décidèrent de couvrir l'entièreté de la Se-

Le côté belge. De gauche à droite : un maquisard du Mouvement National Belge (Armée Secrète), un général en tenue de sortie 1939-40, un soldat en tenue de drill.



Le côté allemand. De gauche à droite : homme d'équipage de panzer, pilote de chasse, mitrailleur en tenue camouflée.



cinquante-deux mannequins tout équipés, un canon, des mitrailleuses, de l'armement divers et près d'une tonne de matériel ! Les 2.500 visiteurs en huit jours récompensèrent cet effort bénévole.

Le musée est ouvert de mai à fin septembre tous les dimanches et jours fériés de 15 h. à 19 h., et également sur rendez-vous en s'adressant au conservateur Jean-Pierre Chantrain, rue des Frères Poels, 11, à 1302 Dion-Valmont, tél. 010/84.02.70 Entrée : 50 F. Prix spéciaux pour groupes.

Bibliographie sur la Ligne KW :

- Rapport du capitaine B.E.M. Bernard, daté du 12 septembre 1940 à Villeneuve-sur-Lot et intitulé « Historique de la position KW et de la 4e D. Gn. F. »
- Commandant Hautecler : « L'obstacle antichar entre Wavre et Namur, ou le mieux est l'ennemi du bien ».



Par Gladys GUY*
religieuse du Sacré-Coeur à Je

AU Nord-Ouest de Bruxelles, la plaine flamande s'achève au pied du plateau brabançon vallonné et parsemé de nombreux villages et fermes aux vieilles fermes dans cette terre fertile. Parmi eux, Brussegem (« Bruoc et Heim » = habitat dans marais) et Oppem (sur la hauteur) ont un caractère rural très pittoresque. Leur histoire s'enchevêtre dans un complexe paroissial et seigneurial. Au point de vue ecclésial, Brussegem fait partie de la vieille paroisse tendue d'Ossel, du moins jusqu'au XIV^e siècle, tandis qu'Oppem était pendante de celle de Meise et desservie par les chanoines de Grimberg. Du point de vue féodal, Brussegem et Oppem étaient unis sous les seigneurs de Grimbergen qui y avaient de nombreux vassaux et des cours exerçant basse justice. D'autres cours censales relevaient des abbayes d'Affligem, Grimbergen, Jette-Diligem... ce qui multipliait à plaisir les conflits de compétences. Le seul lien juridique entre toutes ces cours et les habitants établi dès avant 1265, le banc échevinal établi à Brussegem par les Berthout dont la commune conserve dans son sceau l'antique écu à « la fasces chargée d'un sautoir » et la légende « S. Scabinorum de Brussegem ».

Le centre de Brussegem

L'église, dédiée à saint Etienne, construite en pierres de grès ou de sable, est érigée sur un tertre, comme la majorité des églises brabançonnaises, et, de même qu'elles, présente en façade une belle tour gothique primitivement terminée par une flèche hexagonale. La voussure extérieure du portail cintré repose sur deux consoles, figurant des têtes d'anges. Le transept est

peu marqué, mais le chœur, très bien restauré en 1978, est percé de cinq vitraux lancéolés qui ont été abaissés ; il contient un tableau du Christ en croix et d'autres peintures de moindre valeur. Les nefs centrale et latérales, de trois travées, en briques rehaussées de pierres blanches, ont belle allure. Elles abritent des lambris Louis XV, un confessionnal orné de cartouches, têtes d'anges et mascarons au millésime 1719 ; un beau crucifix du XVII^e siècle pend de la voûte et un autre, en bois, se trouve près de l'entrée gauche. Une jolie statue de la Vierge à l'Enfant, genre François Duquesnoy (1597-1643) surmonte un des autels latéraux ; celle de saint Etienne, l'autre, tandis qu'une Vierge espagnole et une statue de sainte Anne avec sa fille sont près de la cuve baptismale assez massive et décorée de godrons. Les inscriptions funéraires de plusieurs pierres tombales sont encore lisibles.

L'ensemble de l'église donne une impression de robustesse élégante. Tout près, la cure est une bâtisse ordinaire du XVIII^e siècle.

Au croisement de la « Kerkstraat » et de la « Heerbaan » ancienne, « l'Hof te Brussegem » ou « l'Hof ten Abele », maintenant appelé « Torenhof », est un des vieux habitats du village. Il frappe le regard par son long mur chaulé, recouvert de tuiles, à l'angle duquel une petite chapelle, creusée dans la pierre, domine la porte d'entrée de la tour, actuellement disparue. Au-dessus d'elle, une pierre de sable porte les armoiries, fort effacées, des van der Noot qui y avaient une cour censale. A côté, le portail d'entrée, précédé d'un franc-picant, donne accès à la cour intérieure, ombragée d'un saule vénérable, de deux frênes, d'arbustes et de fleurs. Les bâtiments, en quadrilatère, des XVII^e et XVIII^e siècles, comportent des fenêtres à meneaux et une porte cintrée donnant sur l'ancienne habitation, marquée au millésime 1743. L'actuelle

En page de gauche : la robuste église de Brussegem est dédiée à saint Etienne.
Ci-dessus : l'Hof te Brussegem frappe le regard par son long mur chaulé.
Ci-contre : entre Brussegem-Centre et Oppem, la chapelle Sainte-Anne et sa gracieuse façade baroque.



se situe dans le pan gauche des bâtiments. La grange en briques est plus récente.

La chapelle Sainte-Anne, le Vijl et le château de Wolvendael

Du « Torenhof », on descend, par un chemin sinueux « Kromstraat », vers la chapelle Sainte-Anne, érigée à un petit carrefour, au pied du plateau de Linthout, en reconnaissance pour la fin d'une peste. Avant 1640, elle était en bois et fut remplacée par un oratoire en briques espagnoles et pierres blanches, dont l'actuel date de 1700.

La gracieuse façade baroque, à double volute, est traversée dans sa largeur par un larmier qu'interrompt un oeil-de-boeuf ovale, lequel est relié par deux volutes à la porte cintrée, flanquée elle-même de part et d'autre d'une fenêtre carrée sous une accolade de pierres. Entre l'œil-de-boeuf et le larmier, une pierre est gravée aux armoiries de l'abbé de Grimbergen, Herman de Munck (1698-1712).

Sous la faite, une fenêtre triflée est surmontée d'une inscription : « S ANNA ora pro nobis / Pas(tor) B

G/Niclaes De/Reus K(erk) M(eester)/Aⁿ 1700. Niclas De Meul/Reynierds ». La partie la plus ancienne, entièrement en pierres, ne comportait que deux fenêtres donnant sur l'unique nef ; elle a probablement été allongée de deux autres par le prélat de Munck, bâtisseur de la façade dont les colonnes angulaires se terminent chacune par un pot-à-feu. Dans le mur aveugle du chœur, à l'Est, se lit l'inscription suivante : « De heylige An(na)/is nu met vly/ons Troost/erse oock voor altyt » (1782), « A E.F.T.S./pastor/P.V.D.P./Cappe(l) Meest(er) ». Au-dessous, une pierre gravée aux armes des familles de Viron-de Meester porte : « Uit dankbaarheid voor bescherming gedurende den oorlog 1914-1918 ».

Aux abords de la chapelle, aux n^{os} 1 et 2 de la « Vijlstraat » se situe l'Hof de ce nom qu'il doit, vers 1300, à un homme libre, Henri de Velst (Vals = Vaux), peut-être originaire d'une localité wallonne, et venu ici exploiter des carrières de pierres gréseuses. Autrefois divisé en deux fermes, l'Hof appartient, à

la fin du XIV^e siècle, aux Trazegnies ; il fut acheté, en 1506, par l'abbaye de Grand-Bigard qui le revendit après un quart de siècle ; il changea ensuite souvent de propriétaires. Il comprend, d'une part, à front de rue « een herenboerenhuis » de style classique à un étage avec porte cintrée et imposte bien marquée ; d'autre part, la ferme proprement dite à fenêtres inégales aux volets peints en vert et blanc ; l'ensemble, sauf la grange assez en retrait, est chaulé et a encore belle allure.

Au-delà, en gravissant le plateau de Linthout, on aperçoit, vers les 50 mètres d'altitude, la tour massive de Saint-Rombaut dans le lointain, et celles, plus proches, de Steenhuffel et de Wolvertem. En redescendant dans la vallée, on côtoie le beau parc entourant le château de Wolvendael, dont le nom évoque, comme ceux voisins de Wolvertem et Foxsenberg, le séjour de loups et de renards dans la région aux temps anciens.

Wolvendael doit son origine, comme c'est souvent le cas, à un ancien « Hof ». Ses premiers propriétaires

connus remontent au milieu du XVI^e siècle, à l'époque où il se dénommait « Hof t'Suete ». Aux XVII^e et XVIII^e siècles, il appartient à des familles de lignages bruxellois, entre autres à des tapissiers de haute lice, les Leyniers, qui le donnèrent à bail pour 200 florins et des redevances de froment et de seigle. En 1753, il fut acheté par un maître teinturier et marchand de laines, Josse Brinck, qui fit construire, à côté de la ferme, une « maison de plaisance » en style classique de l'époque ; de forme quadrangulaire, elle comportait un rez-de-chaussée et deux étages reliés entre eux par une vaste cage d'escalier ; un toit d'ardoises couvrait largement la bâtisse. Vendue en 1838 et revendue en 1892, elle fut achetée cette année-là par le baron Léon de Viron et sa femme, Cornélie de Meester, qui transformèrent le château blanc en un château néo-gothique, de grandiose allure, précédé d'un étang sinueux et entouré de grands arbres. Il appartient, depuis 1959, à M. Braekevelt, mais reste connu sous le nom de château « Viron ».

Oppem

De Wolvertem, on peut gagner Oppem par la « Oude Oppemstraat », un ravissant chemin creux sinueux, au détour duquel la C.P.A.S. d'Etterbeek possède une grande ferme. En débouchant sur la « Oppemstraat », le hameau apparaît comme un bijou de blancheur lumineuse qui semble sorti d'un conte de fée. Ses éléments caractéristiques se situent à mi-hauteur sur l'ancien « Oppemkouter » d'origine franque : l'église, « l'Hof te Oppem », la cure et le couvent-école.

La petite église chaulée, recouverte d'ardoises gris-bleu, attire le regard par son volume équilibré, dominé par une flèche qui se découpe sur le ciel changeant de nos contrées. Dans sa forme actuelle de gothique primaire, elle date de 1615 et comprend deux travées à fenêtres lancéolées ; une annexe plus récente, tandis que la sacristie porte le millésime 1781 sur deux pierres en légère avancée. En façade, une verrière en anse de panier, soulignée d'un larmier, surmonte la porte Renaissance très simple.

A l'intérieur, deux belles colonnes monocylindriques, aux chapiteaux



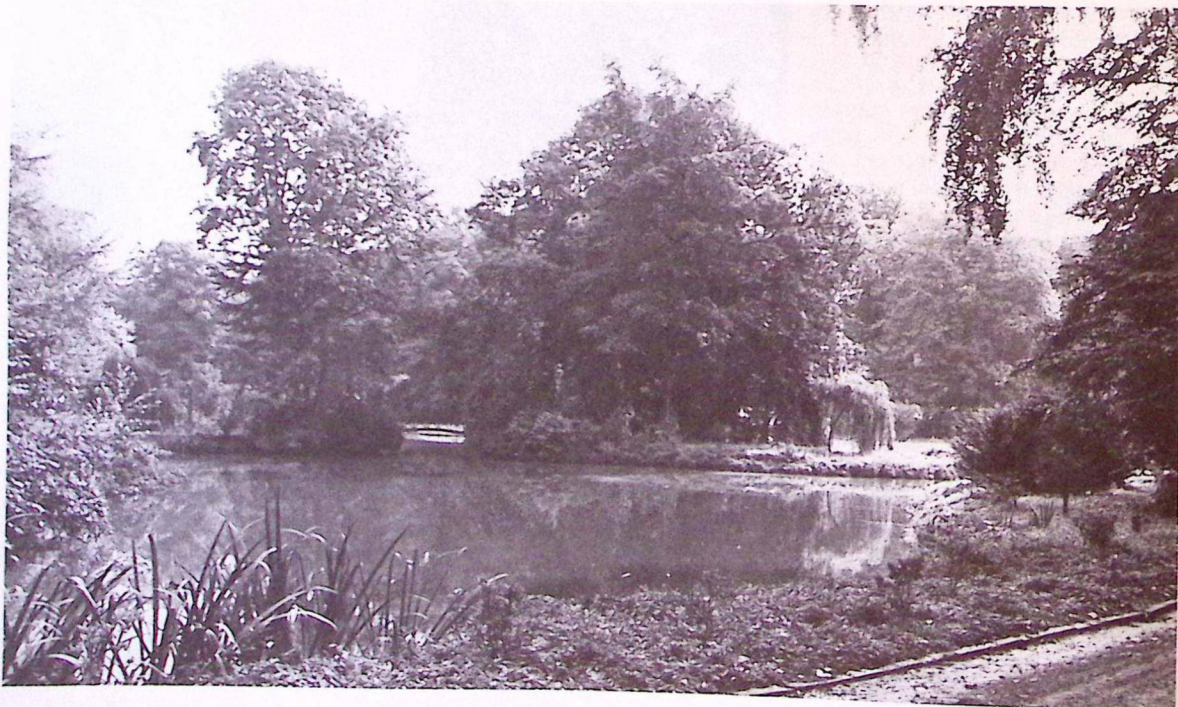
L'exquise église d'Oppem, dédiée elle aussi à saint Etienne.

sculptés en feuillage, soutiennent la tour et l'unique nef. L'orgue date de 1831. L'autel central baroque est dédié au patron ecclésiastique, également saint Etienne, flanqué des bustes de saint Norbert et d'Hermanus Joseph ; les petits autels latéraux, entourés d'angelots soulevant des volutes, ont des statues de la Vierge et de saint Corneille, un des premiers papes martyrs. Le vaisseau et le chœur sont lambrissés ; une belle chaire de vérité Louis XIV porte les médaillons des quatre évangélistes ; le confessionnal, dominé par le buste du bon Pasteur, comprend de part et d'autre saint Pierre et sainte Marie-Madeleine repentants ; le banc de communion baroque est resté ; enfin sous l'autel, un reliquaire-châsse en bois a été donné par le cardinal Sterckx, natif d'Oppem. Le cimetière, bordé d'ifs et récemment agrandi, est encore en usage ; au chevet du chœur, on peut voir la pierre

tombale des parents du cardinal, « pachters » de l'ancien « Hof te Oppem », celui-ci situé légèrement en contrebas.

L'Hof, à l'origine du hameau, a changé de nom au cours des siècles. Il doit celui « d'Oppem » à sa situation et il l'a donné à l'antique famille seigneuriale qui remonterait à un chevalier parti à la première croisade ; avec plus de certitude, un de ses membres s'est allié à la famille de Wemmel au XII^e siècle. En 1312, Jean d'Oppem fut un des signataires de la charte de Cortenberg ; Adam, un des témoins du traité de Termonde (1336) entre la Flandre et le Brabant ; Lambert suivit le duc Jean III dans sa lutte contre la France. En 1535, un de leurs descendants, Michel, vendit la seigneurie qui passa, dès lors, en diverses mains. Détruit lors des guerres de religion, à la fin du XVI^e siècle, l'Hof fut rebâti et, au XIX^e siècle, appelé « Sterckxhof » du fait

Brussegem : ravissant plan d'eau à l'entrée du parc entourant le château de Wolvendael.





Vue intérieure de la petite église d'Oppem.

des parents du cardinal qui y naquit en 1792 et se plut à y revenir souvent jusqu'à son décès en 1867.

Le poète dramaturge flamand, Bert Peleman, y séjourna de 1951 à 1960 et l'appela alors « Breugelhof »; maintenant, il a reçu le nom de « Sans-Souci ». Il est enclos d'un long mur blanc, mais les bâtiments discontinus présentent une maison élevée d'habitation, d'allure classique, à un étage et demi, aux fenêtres de grandeur différente. L'aile droite, formée d'anciennes éta-

bles et remises, est plus basse; à gauche, on ne voit que des arbres et taillis. La cour intérieure est séduisante par ses quatre ifs taillés, ses parterres de fleurs et son herbe bien tondue; elle s'ouvre, par une grille, sur la « Oppemkerkstraat ». A l'angle de ce qui fut le « kouter », une petite chapelle mariale a été érigée par le cardinal Sterckx sur l'avenue qui porte désormais son nom.

En face de l'église, le couvent-école, maison blanche au centre de deux ai-

les en briques, est sommé d'une cloche significative de sa destination. De côté, la cure, également blanche, est une grande bâtisse classique, à toit élevé, qui date, comme l'église, de 1615. Elle est due à l'abbaye de Grimbergen dont les chanoines desservaient Oppem depuis 1540, et elle fut agrandie en 1828-29 pour abriter des séminaristes qui refusaient d'aller au « Collège philosophique », fondé par le roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas à Louvain. Le portail d'entrée donne sur le jardin et, à angle droit, sur la porte cintrée protégée par un larmier et des pierres encastrées dans les murs en briques chaulées, qui reposent, elles-mêmes, sur une assise de pierres bleues.

A l'intérieur, deux grandes salles du rez-de-chaussée contiennent, celle de droite, des tableaux de fleurs attribués à Daniel Seghers (1590-1661), le meilleur élève de Breughel de Velours; celle de gauche, devenue musée, des peintures ornementales sur toile. L'une d'elles a été peinte à l'initiative du père du curé de Vadder (1778-1803) et représente la minque de Bruxelles; parmi les 38 personnages, on distingue, à l'avant-plan, le père et son fils, accompagné de son précepteur capucin; les poissons semblent glisser vers eux avec empressement, tandis que quatre chiens courent à travers la scène, au fond de laquelle on reconnaît, d'un côté, l'église Sainte-Catherine, et de l'autre, un paysage fluvial fantaisiste. Différents sujets illustrent des scènes évangéliques: le bon Pasteur, la Pêche miraculeuse, le Christ et les apôtres, le Christ instituant Pierre, gardien des brebis et des agneaux. Un fauteuil Louis XV, un ancien prie-dieu, un étendard de confrérie, une Bible de 1560 et un « Theatrum machinorum » de 1622, édité à Cologne, complètent le mobilier. Le vieil escalier en chêne est éclairé par des fragments de vitraux anciens.

Descendant l'étroit Processieweg, on débouche dans la « Strooistraat » qui culmine à 77 mètres; à mi-côte, on trouve une ancienne ferme et partout de petites maisons blanches ou couleur brique disséminées dans les jardins.

Par « monts et par vaux », on revient



L'Hof te Oppem ou Sterckxhof séduit par ses proportions harmonieuses et par l'agréable agencement de sa cour intérieure.

La cure d'Oppem est une grande et avenante construction qui porte encore l'empreinte du style Louis XIII.





Brussegem a échappé jusqu'à présent à l'urbanisation sauvage et a gardé un aspect spécifiquement rural qui n'est pas pour déplaire.

au bas de la crête, à « l'Oppemstraat » derrière laquelle s'étend le « Moorselkouter », signifiant un habitat dans un terrain plus léger et dont l'origine est également franque. Il était jadis parsemé de grandes fermes dont il reste l'une ou l'autre. La plus belle est « l'Hof ten Steen », formé d'un enclos tout blanc, à l'extrémité duquel un vestige de tour fortifiée date peut-être de 1150. Construite en grosses pierres du pays, elle évoque, en beaucoup plus modeste, la tour de Kobbegem, et a dû servir, comme elle, de défense aux approches de Bruxelles. Des fenêtres obturées prouvent qu'elle servit de maison d'habitation, laquelle se trouve maintenant un peu plus loin dans la cour au fumier traditionnel. Les meneaux des fenêtres disent le caractère ancien du bâtiment, ainsi que la vaste

grange aux vieilles poutres, surmontée, à l'extérieur, d'une croix dessinée dans les briques pour la préserver de l'incendie ou d'autres malheurs. Le portail, en plein cintre, est fermé par une porte au trumeau sculpté de motifs ornementaux de style baroque, et dont la date, peu lisible, est peut-être 1635 ? Sa couleur verte tranche heureusement sur la blancheur du quadrilatère.

« De Spaansjaarshof »

Avant de quitter l'ensemble Brussegem-Oppem, il faut encore visiter, à l'autre extrémité, une ancienne et belle ferme, qu'on atteint par la route Bollebeek-Mollem. Au flanc d'une crête de la « Olmestraat », au n°1, se situe « l'Hof te Steenberg », plus connu sous le nom de « Spaansjaarshof » parce qu'il appartient, au XVI^e siècle, à

don Diego-Fernandez de Velasco, « majordome général de l'hospital de sa Majesté d'Espagne ». Il constituait alors « une belle seigneurie avec château et chapelle castrale, trois fontaines jaillissantes, moulin à eau et ferme ». Celle-ci seule est restée, enclose comme les autres, la partie arrière est marquée aux ancrages 1756. L'habitation, un peu surélevée, est franchie par un seuil de deux marches calcaires et une porte cintrée aux montants en pierre de sable. La grange, en briques, porte le millésime 1775, mais le reste des bâtiments est chaulé et bien entretenu. En face, séparés par la route, une charretière et un fournil datent probablement du XIX^e siècle. L'exploitation de 40 hectares de champs et prairies appartient au C.P.A.S. de Bruxelles qui la loue à M. Magnus.

Au sommet du plateau, on jouit d'un vaste panorama qui s'étend, au-delà du clocher de Peizegem, jusqu'au grand bois de Buggenhout — 240 hectares à l'Etat — et plus proche, à Merchtem dont la brasserie s'impose de loin. C'est une des plus séduisantes vues du Brabant flamand qui en présente beaucoup. En redescendant, le long du « Brusselsteenweg », on aperçoit les églises de Kobbegem, Walfergem, Asse et Merchtem.

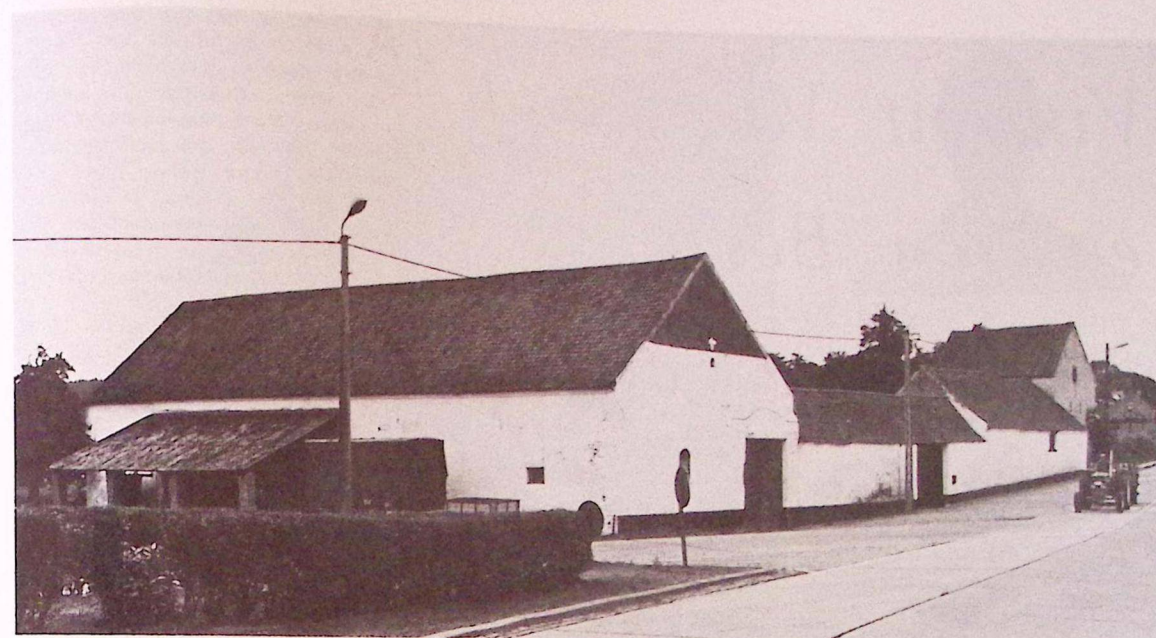
Conclusion

Brussegem présente un noyau habité autour de sa belle église et de paquets de maisons, dispersées à travers champs et prairies qui permettent de nombreuses échappées sur des horizons lointains.

Oppem est un joyau accroché à mi-pente, rehaussé par la blancheur de ses bâtiments.

Le village et son hameau gardent, dans leurs anciennes fermes encloses, les traces d'une économie rurale remontant peut-être à l'époque gallo-romaine et mise en place à l'époque franque. Ils se situent sur un plateau fertile dont les coteaux, coupés de chemins creux et de courbes, témoignent de la variété et de l'étendue des paysages.

Routes et chemins grimpent et redescendent les vallonnements. Leur tracé sinueux ménage des surprises au gré de leur fantaisie apparente dans une contrée typiquement rurale.



Oppem : l'Hof ten Steen, l'une des plus belles fermes de la région a conservé les vestiges d'une tour fortifiée (au fond, à droite sur notre document) qui pourrait remonter au XII^e siècle.

Aux confins de Brussegem, le « Spaansjaarshof » faisait autrefois partie d'un vaste ensemble comportant, outre la ferme, un château, une chapelle castrale et un moulin à eau.



Vincent Van Gogh en son Borinage

par Jean DEMULLANDER



Cuesmes : la Maison Van Gogh avant sa restauration.

A Cuesmes, 100 ans plus tard, le souvenir de Vincent Van Gogh, peintre génial et humaniste, est toujours vivace. Cuesmes, un village grouillant comme tous les villages borains (1879-1880). Une modeste habitation de mineur isolée, dans une ruelle verdoyante. C'est ici que Van Gogh a vécu volontairement une vie simple et misérable, la vie ouvrière d'il y a cent ans, au pied d'un sombre ter-til.

Mons-Cuesmes, aujourd'hui, se souvient de ce pasteur hollandais un peu bizarre, qui avait été envoyé dans le Borinage pour porter la bonne parole à cette population rude et laborieuse. C'est à Cuesmes, comme précédemment à Wasmes, autre région de grande misère, que Vincent Van Gogh est devenu le premier prêtre-ouvrier, se faisant pauvre parmi les pauvres et habitant volontairement dans le plus grand dénuement. Mineur parmi les mineurs, il consacra tous ses efforts au soutien des familles ouvrières dans leur lutte pour une meilleure justice sociale. Et c'est dans cette petite maison Ducrucq, au 3 de la rue du Pavillon où il occupe une petite chambre obscure, que va naître sa grande aventure du dessin et de la peinture.

C'est par ses dessins qu'il tente d'exprimer la misérable vie des ouvriers-mineurs.

D'ici il écrit à son frère Théo « ...je reprendrai mon crayon ... je me remettrai au dessin » et c'est ainsi que Vincent passe des ténèbres à la lumière vacillante d'une lampe de mineur, lumière qui cependant le conduira vers le génie et la gloire.

Car, c'est en 1888 que jaillit la grande, l'intense lumière du Midi, Arles, la Provence ! Hélas, fatigues, souffrances et privations vont rapidement saper sa santé et sa raison.

Vincent désormais est fou de lumière et c'est le drame avec Gauguin, le dé-



Cuesmes : la Maison Van Gogh de nos jours.



D'ICI PARTIT
VINCENT VAN GOGH
A LA RECHERCHE
DU SOLEIL ET
DE SON MÊME
ANNÉE 1880

Wasmes : Monument Van Gogh, œuvre d'Ossip Zadkine.

lire, le pénible séjour à Saint-Remy et enfin la remontée vers le Nord. En 1890, à bout de force, il échoue à Auvers-sur-Oise où il tente de mettre fin à ses jours. Le 27 juillet 1890, il expire dans les bras de son frère Théo.

Née dans une maison isolée du Pays Noir, l'œuvre grandiose de Vincent Van Gogh y brille désormais d'un soleil ardent. La ville de Mons a tenu à restaurer cette ancienne maison ouvrière qui abrita la période belge du grand artiste. A l'entrée de Cuesmes en venant de Mons, un panneau indique la Maison Van Gogh, que l'on découvre au bout d'un court chemin pavé, bordé d'une double rangée d'arbres.

On l'appelle parfois « la maison du Fou » ; sans l'aide de la ville il y a longtemps qu'elle ne formerait plus qu'une ruine anonyme parmi d'autres. Cette

vénérable demeure a été restaurée avec le plus grand soin après que la façade eût été consolidée et entièrement rejointoyée.

Cuesmes possède maintenant son Musée Van Gogh. La garde en est confiée à un aimable cicérone, Madame Cuvelier, qui, chaque jour, de 10 à 18 heures (sauf le lundi) accueille les nombreux visiteurs venant découvrir l'endroit où vécut misérablement ce Hollandais hors mesure.

De nombreux écoliers ne cessent de défiler dans ce sanctuaire de l'art allié à l'esprit humanitaire, dont les cimaises portent les reproductions des plus belles œuvres du peintre.

« Voyageur étranger qui passez par ici, arrêtez-vous à la Maison Van Gogh et souvenez-vous » ...Le rôle du passage de Van Gogh, comme pasteur et comme homme, dans notre pays est il-

lustré aussi par une exposition qui se tient jusqu'au 30 novembre au Musée des Beaux-Arts de Mons, et dont nous parlons par ailleurs.

Aux côtés de l'œuvre plastique de Van Gogh, qui compte quelque 879 peintures, 1756 dessins et 10 gravures, il faut reconnaître l'importance exceptionnelle de l'œuvre épistolaire représentée par sa vaste correspondance qui compte plus de 800 lettres dont la partie la plus considérable est adressée à son frère Théo.

Plusieurs de ces lettres ont été écrites à Cuesmes, mais, encore en 1888, soit huit ans plus tard, il écrit d'Arles à Eugène Boch : « ... j'aime tellement ce triste pays du Borinage qui toujours me sera inoubliable ... c'est en somme dans le Borinage que j'ai pour la première fois commencé à travailler sur nature... ».

Une prestigieuse exposition à Mons

Van Gogh en Belgique

par Yves BOYEN

Ceci est sans doute un truisme, mais il est bon parfois de le rappeler : le génie ne court pas les rues, loin s'en faut. Cette vérité première est intemporelle et embrasse, depuis que l'homme est homme, tous les domaines aussi bien artistiques et scientifiques que littéraires et philosophiques. Il en va de même en peinture où chaque génération de peintres déverse son torrent de croûtes ou de productions ne sortant pas de la plus stricte banalité, sans parler de ces légions « d'artistes » qui bénéficient d'une vogue ou d'un engouement passagers, mais dont les noms et les oeuvres, aussitôt l'euphorie dissipée, sombrent dans l'oubli le plus complet. Le XIXe siècle n'a pas échappé à cette règle universelle et, des nombreux courants qui l'ont balayé, seuls quelques chefs de file, une poignée de leurs élèves et un quarteron de petits maîtres sont passés, sans encombre, à la postérité. Seuls ceux-là, mais aussi quelques autres qui, sans se rattacher à une technique ou épouser un système, ont su conférer à leurs oeuvres cette dimension sur laquelle le temps n'a point de prise. A cette dernière catégorie appartient Vincent Van Gogh, personnalité attachante, s'il en est, tant sur le plan humain que sur celui de l'art pictural.

Notre propos n'est pas ici de décrire, par le menu, toutes les péripéties de la vie agitée, tourmentée, douloureuse ni la fin dramatique de cet être d'exception, assoiffé d'absolu, cherchant d'a-



En page de gauche : Vincent Van Gogh : Autoportrait, huile sur toile (Paris, 1866). Haags Gemeentemuseum, La Haye.
Ci-dessus : Vincent Van Gogh : « Les bêcheurs », crayon sur papier (Bruxelles, 1880). Ville de Mons.
Ci-dessous : Vincent Van Gogh : « Femmes de mineurs portant des sacs », plume, crayon et pinceau sur papier vélin ordinaire (Bruxelles, 1881). Rijksmuseum Kröller-Müller, Otterlo.

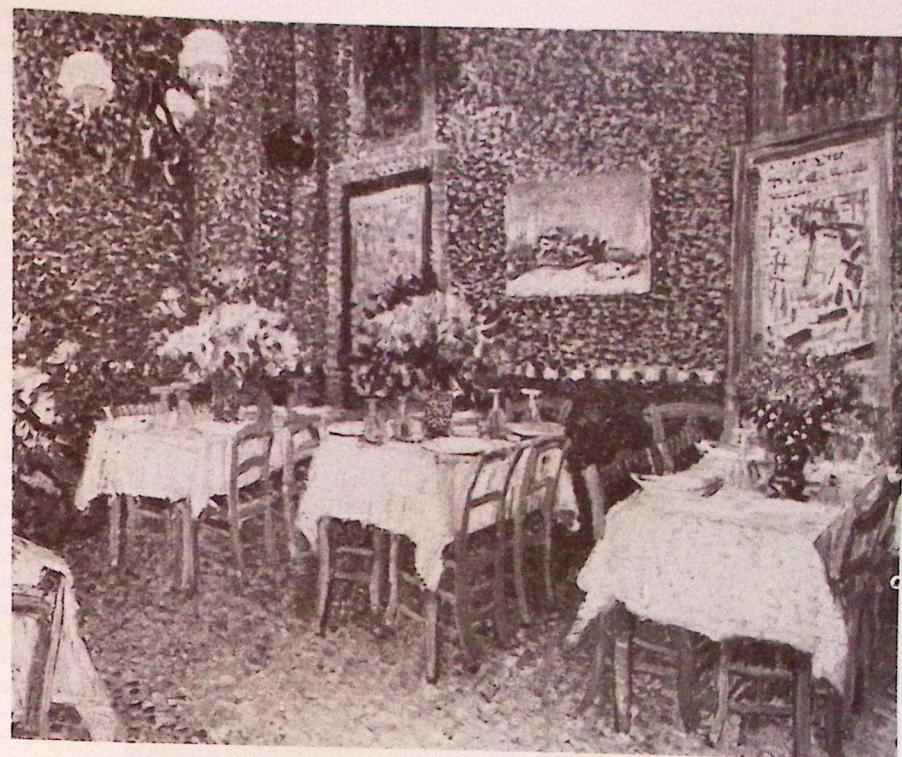




bord à cristalliser son idéal par un prosélytisme frénétique au tréfonds des mines de notre Borinage, puis le transposant dans la peinture comme on remonte des ténèbres vers la lumière pour aboutir des nostalgiques brumes du Nord à ces éblouissantes clartés du Midi sans jamais laisser éteindre le feu de son âme. Des biographes plus qualifiés que nous ont décrit en détail l'émouvante ascension de ce géant du pinceau et ses égarements qui, arrivés à leur paroxysme, devaient aboutir au dramatique dénouement d'Auvers-sur-Oise. Notre propos est, plus simplement, de vous apprendre à mieux connaître et à mieux comprendre Vincent Van Gogh, homme et artiste, l'un étant indissociable de l'autre, en nous penchant sur deux étapes importantes dans sa brève mais combien féconde carrière, nous voulons parler des deux séjours qu'il effectua en Belgique et qui furent déterminants dans l'orientation de sa destinée.

L'occasion de cette rencontre avec cet artiste hors du commun, dont on ne retient, en général, que la période provençale (Arles, Saint-Remy) si féconde en chefs-d'oeuvre, est l'exposition « Van Gogh en Belgique » qui se tient présentement et ce, jusqu'au 30 novembre 1980, au Musée des Beaux-Arts de Mons (1). Cette exposition d'un intérêt exceptionnel, tant sur le plan culturel que sur le plan historique, a été mise sur pied, dans le cadre du 150^e anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, par l'Administration communale de Mons, agissant en étroite association avec l'A.S.B.L. « Centre de Création Artistique ». Tant par la qualité que par la quantité des oeuvres et documents présentés, elle constitue, à n'en pas douter, un événement artistique de portée internationale. L'objectif premier des promoteurs de cette importante manifestation est de révéler l'évolution de Vincent Van Gogh lors des deux séjours qu'il effectua en Belgique : au Bori-

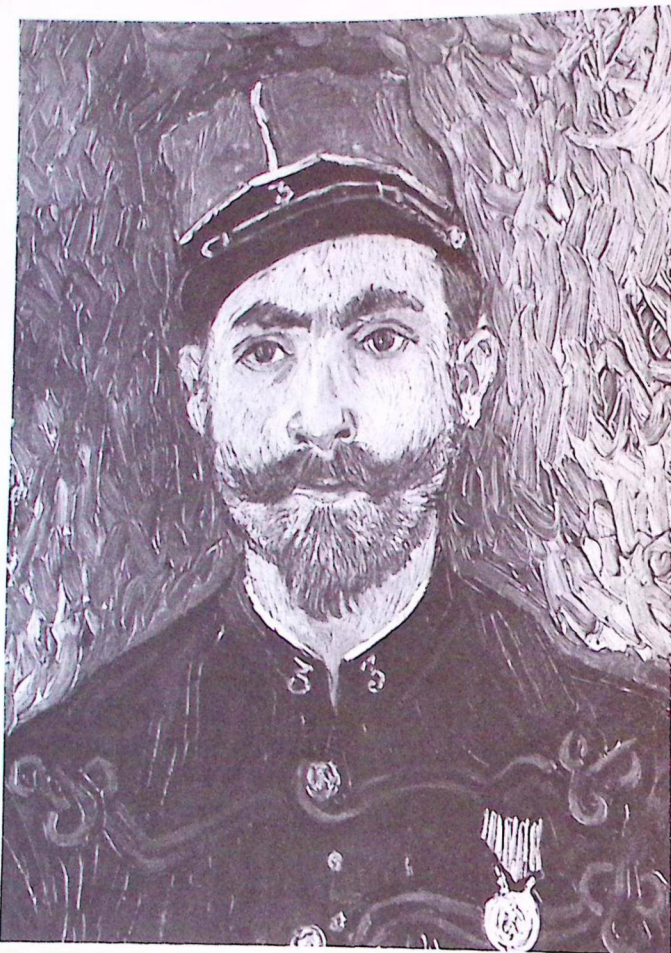
En haut : Vincent Van Gogh : « Le jardin du presbytère à Nuenen », huile sur papier (Nuenen, 1884). Groninger Museum, Groningen.
Ci-contre : Vincent Van Gogh : « Portrait de femme », huile sur toile (Anvers, 1885). Rijksmuseum Vincent Van Gogh, Amsterdam.



Vincent Van Gogh : « Intérieur de restaurant », huile sur toile (Paris, 1887). Rijksmuseum Kröller-Müller, Otterlo.



Vincent Van Gogh : « Le Moulin de la Galette », huile sur toile (Paris, 1886). Rijksmuseum Kröller-Müller, Otterlo.



Vincent Van Gogh : « Portrait de Millet », huile sur toile (Arles, 1888). Rijksmuseum Kröller-Müller, Otterlo.

nage d'abord et, à Bruxelles ensuite, où se situent ses débuts (1878-1881), puis, après sa période hollandaise où il oeuvra tantôt à Etten, tantôt à Drenthe, tantôt à La Haye, tantôt encore à Nuenen (1881-1885), son séjour, plus bref celui-là, à l'Académie d'Anvers (automne 1885-début 1886) avant de gagner Paris où il retrouva son frère Théo — son confident par excellence — et où il rencontra une brochette d'artistes qui ont noms : Pissarro, Seurat, Gauguin, Lautrec et autres Bernard pour ne citer que les principaux et où il découvrit l'impressionnisme tout en se passionnant pour les estampes japonaises dont il avait eu la révélation, à Anvers, quelques mois auparavant.

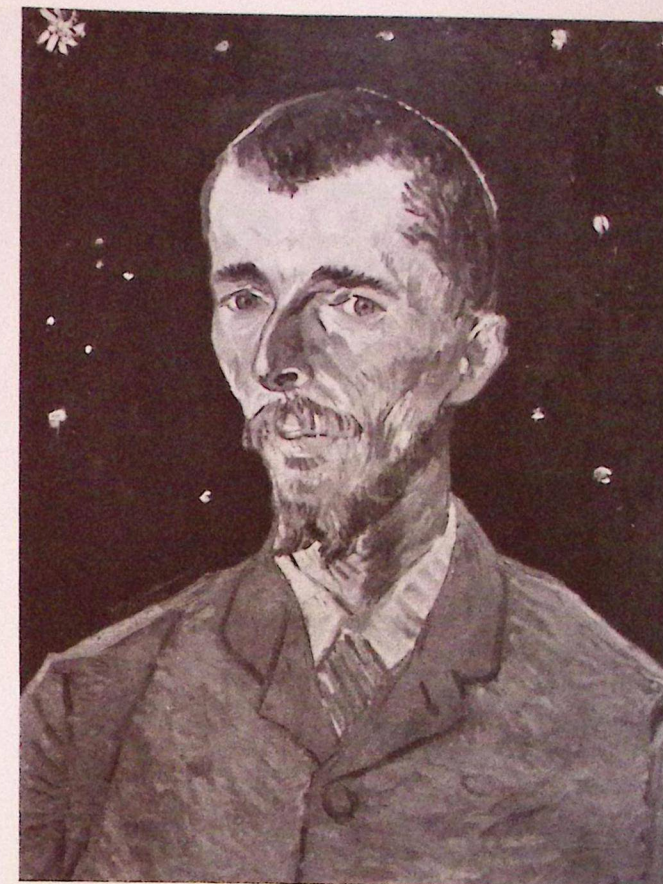
Ces deux séjours en Belgique furent d'une importance capitale dans la formation de l'artiste. Il est indéniable que sa participation à la vie rude, intense, écrasante, quasi inhumaine des mineurs de fond, l'a influencé dans la phase initiale de sa carrière, cette période sombre qui atteint son apogée à Nuenen où il dressa un tableau complet de la vie rurale en Brabant hollandais, tout comme il est indéniable que son goût de la recherche, sa soif de savoir, son besoin d'approfondir, qui se sont traduits, notamment, par des contacts suivis avec des artistes de l'époque, des visites fréquentes aux musées, aux expositions, notamment celles de peintres hollandais, ont été déterminants dans l'ébauche d'un art qui

allait, plus tard, littéralement éclater sous le soleil éblouissant du Midi. C'est tout ce climat psychologique, intellectuel, artistique, imprégné d'une profonde humanité que recrée l'exposition de Mons et, en ce sens, elle peut être qualifiée de grande première, car jamais à ce jour, l'oeuvre naissante de Van Gogh n'avait été présentée comme elle l'est ici, imbriquée dans son contexte historique, sortant littéralement l'artiste de cet isolement où l'on se complait, en général, à le confiner et permettant, de la sorte, une approche profondément originale du peintre et de l'homme.

Pour aider le visiteur à suivre, pas à pas, le cheminement de Van Gogh depuis son apostolat parmi les mineurs du Borinage jusqu'à son départ pour Paris d'abord, cette Provence ensuite où il atteindra le sommet de son art réalisant un mariage de la forme et de la couleur qui confine à la perfection, les organisateurs ont rassemblé un riche éventail (plus de vingt toiles et autant de dessins) d'oeuvres du maître, dont certaines — et ce détail mérite d'être souligné — sont postérieures à son séjour en Belgique. C'est ainsi qu'à côté de compositions typiques de sa période hollando-belge, telles ces évocations de la vie des mineurs ou des paysans, ces portraits de gens du peuple, cette « Avenue des Peupliers près de Nuenen en automne » et ce « Jardin du presbytère de Nuenen », ou encore des souvenirs de son passage à Anvers (Grand-Place d'Anvers, rue d'Anvers, vue de maisons à Anvers), le visiteur aura tout le loisir d'admirer quelques oeuvres réalisées au cours de son séjour à Paris, dont deux versions du célèbre Moulin de la Galette, mais aussi et surtout des compositions mondialement connues et appréciées comme le « Portrait de Millet » (Le Zouave) ou encore le « Portrait d'Armand Roulin », réalisés à Arles, en 1888, et où l'on peut mesurer son étonnante justesse psychologique et son extraordinaire puissance de style, sans oublier le fameux « Portrait d'Eugène Boch », que d'éminents critiques considèrent comme le sommet de la carrière de Van Gogh, du moins sous l'angle du portraitiste. Pour compléter cette superbe rétrospective, les organisateurs ont obtenu

en prêt deux toiles réalisées, à Auvers-sur-Oise, quelques jours avant le décès tragique de cet artiste d'exception.

Mais pour recréer, avec le maximum de réalisme, le climat et l'environnement qui marquèrent les deux étapes belges de l'exaltante aventure de Vincent Van Gogh, les promoteurs de cette manifestation se devaient de présenter une sélection d'oeuvres d'artistes contemporains du maître, qui, à des titres divers, influèrent sur sa destinée. Tous ceux dont il admira le talent — Eugène Delacroix, Jean-François Millet, Jozef Israëls, Charles De Groux, Henri de Braekeleer, Jules Breton, Anton Mauve, Constantin Meunier, Félicien Rops, sans oublier le peintre et dessinateur hollandais, Anthon van Rappard, et le peintre belge, Eugène Boch, liés à Vincent par une amitié sincère — reconstituent sous nos yeux, à l'aide de quelques-unes de leurs plus belles oeuvres, une époque d'une intense activité artistique en même temps qu'ils permettent de com-



Ci-contre : Vincent Van Gogh : « Portrait d'Eugène Boch », huile sur toile (Arles, 1888). Musée du Jeu de Paume, Paris.
Ci-dessous : Vincent Van Gogh : « Le jardin de Daubigny avec chat noir », huile sur toile (Auvers-sur-Oise, 1890). Kunstmuseum, Bâle, dépôt de la collection Rudolf Staechelin.



L'expérience de Bois-du-Luc

par Jean ALEXANDRE



Constantin Meunier : « Mineur au pic », pastel rehaussé d'aquarelle sur papier marouffé sur toile, collée sur carton. Musée Constantin Meunier, Ixelles-Bruxelles.

... s'est égale-
... direction des œu-
... sur la correspond-
... Van Gogh, ce cata-
... ne biographie de cha-
... précitées ainsi qu'une
... leurs rapports avec l'il-
... s hollandais. Pour la partie
... que, signalons que les ta-
... Van Gogh sont reproduits
... sur tandis que ses dessins et
... rtes de ses contemporains ont
... objet de reproductions en noir et
... zt. Nous recommandons chaude-
... ant à l'amateur d'art, au spécialiste
... mais aussi au simple profane d'acquie-
... re ces catalogues, qui, outre le fait qu'il
... les sensibilisera au thème évoqué et
... rendra leur visite plus enrichissante.

leur permettra de garder un précieux
et durable souvenir d'une exposition,
qui, tant par son contenu que par sa
portée, fera date dans les annales de
la vie artistique de notre pays.

(1) Renseignements pratiques.
Lieu : Musée des Beaux-Arts de Mons, Rue
Neuve 5 à 1300 Mons.
Date : du 3 octobre au 30 novembre 1980.
Heures d'ouverture : de 10 à 18 heures, le
mercredi, de 10 à 20 heures, fermé le lundi.
Droits d'entrée : Adultes : 100 F par per-
sonne, étudiants, écoliers et 3e âge : 60 F
par personne. Groupes (minimum 15 per-
sonnes) : 60 F par personne pour les adul-

tes; 50 F par personne pour le 3e âge; 20 F
par personne pour les étudiants et les éco-
liers.
Visites guidées (pour les groupes) : adul-
tes : 750 F par groupe; écoliers et 3e âge :
400 F par groupe.
Entrée gratuite pour les enfants de moins
de 12 ans accompagnés de leurs parents,
ainsi que pour les professeurs accompa-
gnant des groupes d'au moins 15 élèves.
(2) Le catalogue de l'exposition est vendu
sur place au prix très étudié de 300 F. On
peut également se le procurer en versant
ladite somme au C.C.P. 270/0484800/47
du « Centre de Création Artistique » Hôtel
de Ville, 7000 MONS.

fabrication, une discipline très vigi-
lante qui répondait à l'aspect un peu
fermé du cadre.

Le charbonnage et les ateliers

La « Société du Grand Conduit et du Charbonnage de Houdeng », qui deviendra la « Société de Bois-du-Luc », naît en fait le 14 février 1685 (4). Cette société civile constituera vraisemblablement le premier exemple, dans la région minière du « Centre », d'une société capitaliste moderne.

Le « Grand Conduit », c'est en fait un chenal de drainage, constitué de troncs de chênes ou d'aulnes, « évidés dans le sens de la longueur et abou-tés ». En fait, ces constructions procè-dent de la nécessité, qui s'imposera lentement, de creuser sous les cou-ches superficielles du sol au point de descendre à plus de vingt mètres envi-ron. Deux « Grands Conduits » sont successivement établis, le premier à la fin du XVIIe, le second au milieu du XVIIIe siècle.

La Société, fort importante déjà, creuse plus d'une dizaine de fosses sous l'Ancien Régime. Le charbon produit part dans les villages voisins, puis vers Soignies et les Flandres. La « Société d'Houdeng » complète entre 1782 et 1784 une chaussée octroyée par Marie-Thérèse, reliant La Louvière à la route Mons-Bruxelles, par une « chaussée » dite « de Bois-du-Luc », qui relie le site à la première voie.

C'est en 1807 seulement que la struc-ture industrielle, qui prend de plus en plus d'ampleur, adopte sa dénominati-on définitive. De 1816 à 1842, elle ac-quiert cinq nouveaux charbonnages, ce qui porte l'étendue de la conces-sion à près de 6.000 hectares. Au Bois-du-Luc même, on ne cesse d'ou-vrir de nouvelles fosses. Des ateliers plus modernes remplacent les ateliers initiaux en 1855. Ce sont ceux-là, les-quels ont seuls subsisté, qui servent aujourd'hui de cadre aux diverses ma-nifestations culturelles et artistiques se déroulant, depuis cette année, à Bois-du-Luc.

A partir du XIXe siècle, le réseau de canaux avoisinants se fortifie et de-vient le principal outil d'exportation des produits houillers et métallurgi-ques de Bois-du-Luc. Le chemin de fer « du berceau à la tombe » sa force de

Hainaut est à l'avant-garde en ce
ui concerne le développement
qu'on nomme aujourd'hui « l'ar-
gie industrielle », laquelle est
r Grande-Bretagne et prend ac-
ent de l'extension en Italie, nom-
nt avec les travaux cinémat-
iques de Wieser sur Venise.

s la campagne menée pour la
rvation de l'ensemble monumen-
Grand-Hornu, surnommé le
lisée de notre révolution indus-
», les 26 et 27 mai 1973, un pre-
colloque d'archéologie indus-
se tient à Mons et au Grand-Hor-
il propose la création d'un Centre
al d'Archéologie Industrielle ;
ci voit le jour en 1974. Il sera à

ne d'un inventaire des sites in-
els belges et d'une très belle ex-
on organisée à Bruxelles, du 29
bre 1974 au 4 janvier 1975. (1)
rd'hui, dans un cadre aussi pres-
que celui du Grand-Hornu, un
au site s'ouvre à un aménage-
courageux et intelligent, celui de
du-Luc, non loin de La Louvière,
rection de Manage.

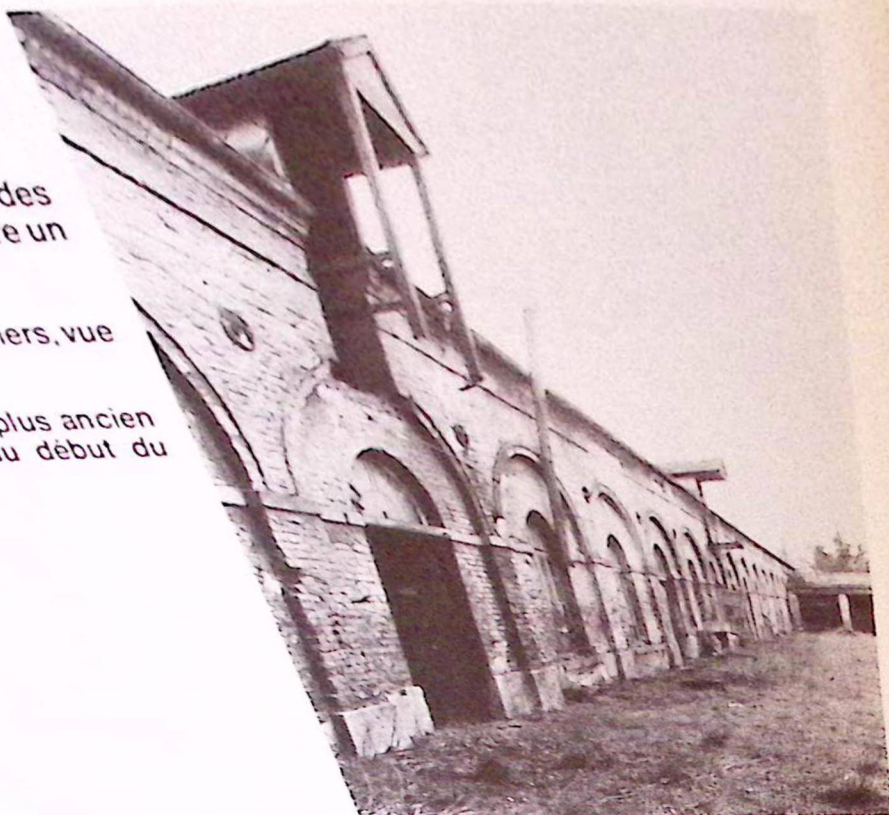
du-Luc, comme le Grand-Hornu,
et ce fut « un monde ». Installé
le territoire de la commune de
leng-Aimeries, le site réunit en fait
semble impressionnant des réalisa-
ssues du passé, de la société
onnière de Bois-du-Luc.

Les « Carrés »

A côté des bâtiments industriels pro-
prement dits — que l'on visite avec un
mélange de respect et de révérence,
devant ces entassements d'un âge que
notre société moderne a rendus loin-
tain et ces machines qui vont recher-
cher dans le passé leur connotation
« diabolique » (2) — le quartier d'habi-
tations ouvrières, édifié au début du
XIXe siècle dans cette « campagne »
éloignée des agglomérations plus an-
ciennes et très denses que nous évo-
quons plus haut, représente un en-
semble en fait exceptionnellement har-
monieux pour ce genre d'habitat. A l'i-
mage de sa structure très géométri-
que, il porte traditionnellement, pour la
population, le nom de « carrés », en
réalité des pentagones irréguliers d'ar-
chitecture classique, évoquant les
« dispositions à la française » du
siècle précédent (3). On peut admettre
que la main-d'œuvre de ce charbon-
nage, qui était entouré d'ateliers où
tout se fabriquait pour les habitants du
lieu — du simple clou à la paire de sa-
bots — y avait en fait un mode d'exis-
tence relativement confortable pour
l'époque, au regard de la condition gé-
nérale des mineurs. Cependant, il con-
vient de remarquer que la direction ne
cessa pas de faire régner, dans ce
complexe d'habitats où elle puisait
« du berceau à la tombe » sa force de

L
E
de c
chéo
née
tuell
tam
grat
Apr
corn
tal
« C
riete
mie
s
triell
nu :
Nati
celu
l'ori
du
pos
nov
Auj
figie
nou
mer
Boi
en r
Boi
c'es
sur
Hor
l'as
tion
chr

« porte à
sur des ate-
dans la cour des
de mines offre un
cour des ateliers, vue
: l'atelier le plus ancien
diode issu du début du



relayer ces installa-
ments « rivages » et ap-
truisent les « carrés » avec leurs mai-
sons de briques et de pierres, leurs fa-
çades à la porte en plein cintre —
comme les cinq fenêtres — dont l'ar-
chivoite en briques fait légèrement
saillie et repose sur deux impostes très
sombres faites d'un simple bloc de
Pierre taillée ». En général, chacune
de ces maisons comporte cinq pièces.
Nous sommes loin du « coron »... Le
souti d'hygiène est certain.
L'une des « rues » fait exception :
celle qui se trouve face à la maison du
directeur-gérant ; sa largeur est
double ; elle est ornée d'une double
allée d'arbres ; un pilastre de briques
surmonté d'un chapiteau de pierre
tout juste sous la corniche sépare les
habitations.
C'est le 30 juin 1973, cent vingt-trois

ans après une visite rendue par Léo-
pold Ier à l'une des habitations, que le
dernier siège d'exploitation, le Ques-
noy, à Trivières, cesse toute activité.
C'est un peu à la crainte des habitants
de perdre leur logement, certains des
occupants des « Carrés » ayant consti-
tué un Comité de Défense, que l'on
doit l'idée d'une reprise par l'Etat et de
la rénovation du quartier, qui amorcé
ra l'initiative de la restauration gé-
nérale du site et de sa réutilisation (5).
A l'initiative d'industriels et d'histori-
ens de la région, naît dans le même
temps le C.H.A.I., Centre Hennuyer
d'Histoire et d'Archéologie Industriel-
les. Cette A.S.B.L., qui vise à promou-
voir l'étude scientifique du passé in-
dustriel hennuyer sous toutes ses for-
mes, à sauvegarder les vestiges indus-

**L'entreprise
de réaménagement**
C'est donc au XIXe siècle que se cons-

triels particulièrement significatifs, à
conserver et à classer les archives in-
dustrielles et à diffuser le résultat de
ses recherches, choisit le site de
Bois-du-Luc pour sa première ma-
nifestation publique. Ainsi, le 22 octobre
1976, s'ouvre dans les bureaux mêmes
du charbonnage une exposition qui se
place sous le sigle de « Bois-du-Luc,
cité vivante ». Les documents d'archi-
ves, plans et photos servent à montrer
les différents aspects de la vie d'une
fosse.

En 1979, grâce à l'aide du Cadre Spé-
cial Temporaire, le Centre Hennuyer
d'Histoire et d'Archéologie remet en
état le magasin du charbonnage et y
présente, en septembre-octobre, une
nouvelle exposition intitulée « Le
Centre, une région économique, hier,
aujourd'hui et demain ». A cette occa-
sion, Jacques Liébin déclarait : « Ins-
taller à Bois-du-Luc le Centre Hen-
nuyer d'Histoire et d'Archéologie In-
dustrielles, conserver au site son allure
significative de notre puissance indus-
trielle passée et du courage des hom-
mes qui l'ont construit, ce serait poser
un élément essentiel de notre avenir
socio-culturel ».

Ce vœu, un an plus tard, est aujour-
d'hui plus que largement réalisé ! A
l'occasion du cent-cinquantième anni-
versaire de l'Indépendance, un certain
nombre d'organismes (6) se sont con-
certés en vue d'instaurer dans les
structures d'ateliers de Bois-du-Luc,
où règne une fort intéressante dispari-
té entre les salles de machines du
XIXe et du XXe siècles, et ce qu'il reste
des ateliers antérieurs où maintes ma-
chines ont été aussi remises en état de
fonctionner, un site à la fois de musée,
à ce deuxième égard, et de manifesta-
tions culturelles dans les locaux les
plus récents.

Ce sont surtout les mois de septembre
et d'octobre 1980 qui ont été l'axe de
ces manifestations. Le 12 septembre
eut lieu l'ouverture, désormais quoti-
dienne, du Musée de la Mine (à l'é-
cole) et projections de films, puis,
pêle-mêle, tir à l'arc, promenades pé-
destres, journée sportive, randonnée
sur le canal, démonstration du fonc-
tionnement d'un train à vapeur mini-
ature.

... Mais surtout des représentations
théâtrales : « Scenic Railway » (Plan

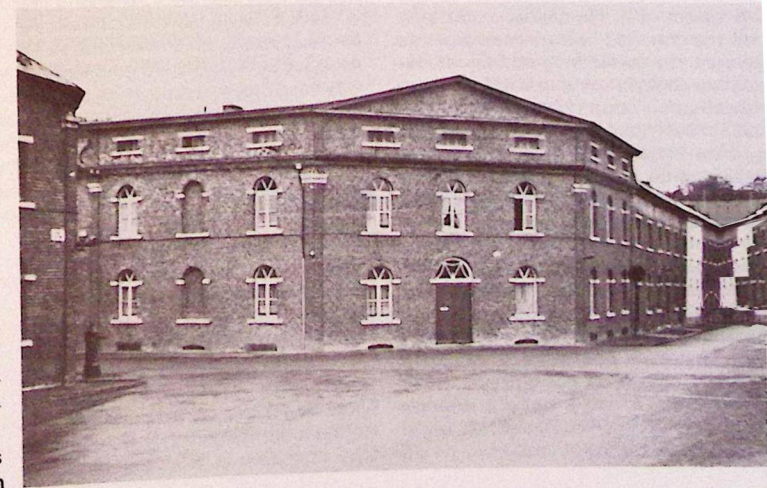
K) au « Magasin » de Bois-du-Luc, en
septembre ; « Rencontres du Théâtre
pour Enfants » (Association pour la
Promotion et la Diffusion de Specta-
cles pour Enfants et Adolescents) au
Théâtre Communal de La Louvière et
en divers autres lieux, à la même épo-
que ; « Taxi-Libre » (Collectif de Tra-
vail « L'Echappée ») au « Magasin »
— fin octobre — « Ma nuit au jour le
jour » (Centre de création théâtrale)
en octobre, également au « Magasin ».
Enfin signalons une exposition de
sculptures contemporaines (« Art-Mé-
tallurgie »), qui eut lieu, en septembre
et octobre derniers, toujours au « Ma-
gasin » et dans la cour qui lui fait face.
Résumons-nous par un souhait de
bonne chance à cette vaste entreprise
qui intéressera les Brabançons — Ni-
velles étant à quelques « encâblures »
— en signalant aussi que ses promo-
teurs n'entendent pas s'arrêter en aus-
si bonne voie. (7)

- (1) Le règne de la machine — Rencontre avec l'archéologie industrielle.
- (2) Mais... « prêtes à repartir », comme nous l'explique l'un des responsables du réaménagement du site en musée d'archéologie industrielle, lors de la visite d'inauguration, le 24 juin 1980.
- (3) Les « carrés » ont été construits de 1838 à 1853. L'historien Jacques LIEBIN (« Bois-du-Luc, un site à sauver », Hainaut-Tourisme (195), juillet 1979 : 131-137) écrit ce qui suit : « la conception stylistique de l'ensemble est incontestablement néo-

classique, imprégnée de ce caractère
des œuvres architecturales de la fin
XVIIIe siècle et de l'époque napoléonienne.
L'ensemble affecte la forme d'un trapèze
partagé en quatre parties égales suivant
plans médians. A partir d'un carrefour or-
tral, quatre rues évoquent par leur nom
points cardinaux selon la tradition minière
rue du Nord, du Sud, du Levant et du Fa-
chant. A l'intérieur de chaque bloc, chaque
famille dispose d'un jardin. »

- (4) J. PLUMET, Une société minière : de l'Ancien Régime. La Société du Grand Conduit et du Charbonnage d'Houdouin 1685-1800, in A.C.A.M., tome 57, 1941-1-145 (Cit. Jacques LIEBIN, id.).
- (5) C'est le 14 octobre 1974 que l'Etat s'engage à acheter les « Carrés » et en confie la rénovation à l'Institut National du Logement. Première phase de ces travaux : le ravalement discret des façades et un revêtement provisoire, qui ne dépare pas, des rues et des trottoirs ! Seconde phase (déjà entamée) : la restructuration interne des maisons réduites libres par le départ de leurs habitants.
- (6) La Direction générale des Affaires Culturelles du Hainaut, le Centre d'Action Culturelle de la Communauté d'Expression Française (C.A.C.E.F.), l'Administration communale de La Louvière, le C.H.A.I., le Foyer culturel du Centre, des Groupes locaux (organisateur de quelques spectacles et expositions) et les « Habitants des Carrés », sous l'égide et avec la collaboration du Centre de Recherche et de Formation musicales et théâtrales de Wallonie.
- (7) Relevons également que la plupart des spectacles et manifestations culturelles présentent un caractère social marqué gravitant autour de la vie des travailleurs de la mine.

Les « carrés » de Bois-du-Luc : carrefour principal.



avis - échos - avis - échos

Avis à nos membres : La cotisation 1981 est portée à 350 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de l'augmentation sensible des frais d'impression et d'expédition de la revue « Brabant », notre Fédération a pu, au prix de gros sacrifices, maintenir, depuis 1977, le montant de la cotisation annuelle de ses membres à 300 F. La nouvelle hausse des matières premières et des tarifs postaux, enregistrée au cours de ces derniers mois, rend l'édition de notre revue de plus en plus onéreuse. Ce concours regrettable de circonstances, absolument indépendant de notre volonté, nous oblige à majorer le prix de l'abonnement à notre revue (6 numéros), **prix qui sera porté pour l'année 1981 à 350 F (T.V.A. comprise).**

Comme nos affiliés pourront le constater, la majoration du prix de l'abonnement que nous sommes contraints d'appliquer est somme toute relativement légère, compte tenu du fait que nos frais ont pratiquement doublé depuis quatre ans. En revanche, grâce à ce petit supplément de cotisation, nous serons en mesure de garder à notre périodique — sans pour autant obérer le budget de nos membres — ce haut standing qui est le sien et que notre Fédération entend maintenir contre vents et marées. Nous prions, dès lors, nos membres de verser, **dans toute la mesure du possible avant le 15 décembre 1980**, la somme de **350 F**, à titre de cotisation pour 1981 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant à 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur est toujours loisible de souscrire un **abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue.** A cet effet, ils sont invités à verser la **somme de 500 F (T.V.A. comprise)** à notre C.C.P. mentionné plus haut.

A titre indicatif, signalons que pour les non affiliés à notre Fédération, la revue « Brabant » sera vendue au prix de 80 F, par numéro, et cela à partir de janvier 1981.

Une intéressante plaquette sur Louvain-la-Neuve

L'a.s.b.l. PLEIN SUD, qui regroupe divers résidents de Louvain-la-Neuve, vient d'éditer une plaquette touristique sur Louvain-la-Neuve.

Cette plaquette trilingue (français, néerlandais, anglais) présente la ville nouvelle et explique le pourquoi et le comment de sa création. Un chapitre est consacré à l'histoire de l'Université Catholique de Louvain, promoteur de cette vaste opération immobilière. Enfin, la vie spécifique de la jeune ville est également décrite, avec à l'appui des photos hautes en couleur. Un plan de la cité en pleine expansion complète cette intéressante petite brochure.

Signalons à nos lecteurs que l'a.s.b.l. PLEIN SUD a pour objet le développement d'activités communautaires de ses membres qui s'établiront prochainement dans le nouveau quartier de Lauzelle qui vient de s'ouvrir à Louvain-la-Neuve.

Les personnes qui désirent se procurer cette plaquette sont invitées à verser 130 F (port compris) au n° de compte suivant : 635-3433801-52 de l'a.s.b.l. PLEIN SUD, 1348 Louvain-la-Neuve.

Un Centre de Films Ethnologiques à Binche

Depuis le 31 mai 1980, la Communauté Française de Belgique possède un Centre de Films Ethnologiques.

Fondé sous l'égide de la Ville de BINCHE, de la Province de Hainaut, du Ministère de la Région Wallonne, du Ministère de la Culture de la Communauté Française de Belgique et de la R.T.B.F., le Centre a pour objet de faire connaître le folklore, les arts et

les traditions populaires de la communauté française de Belgique et de permettre la comparaison de ce patrimoine avec celui d'autres régions, belges et étrangères, d'assurer la présence de la Wallonie dans le domaine audiovisuel, particulièrement au niveau du documentaire ethnologique et de développer les techniques susceptibles de mettre ce patrimoine en valeur.

C'est là une initiative que peu de pays ont eue jusqu'à présent. En effet, seuls les Etats-Unis, le Japon, l'Allemagne Fédérale et la Pologne ont, à notre connaissance, des organismes de ce genre.

Le Centre Wallon de Films Ethnologiques a son siège à BINCHE, au Musée International du Carnaval et du Masque. Il compte, parmi ses membres fondateurs, une équipe de folkloristes, d'ethnologues, de cinéastes qui vont rassembler les témoignages audiovisuels relatifs aux traditions populaires, en assurer et en encourager la production et la diffusion.

Les membres fondateurs, réunis le 31 mai 1980, ont élu à la présidence du Centre le Professeur Albert Doppagne ; à la vice-présidence Raoul Dufour, Secrétaire Provincial au Tourisme du Hainaut et André Hagon, Directeur Régional de la R.T.B.F. ; au secrétariat général Armand Le Roi, Bourgmestre de la Ville de Binche.

Ils ont chargé des tâches exécutives, sous la responsabilité d'Alexandre Kersztessy, réalisateur, membre correspondant de la Commission Royale Belge de Folklore :

- 1) pour la partie sonore, Françoise Lempereur, musicologue, membre de la Commission Royale Belge de Folklore ;
- 2) pour la partie cinématographique Vinciane Baecken, assistante aux émissions folklore de la R.T.B.F. ;
- 3) pour le domaine du Super-8 et des cinéastes amateurs Joseph Delwart, Président des Cinéastes Amateurs du Hainaut.

Adresse du Centre : MUSEE INTERNATIONAL DU CARNAVAL ET DU MASQUE, à 7130 BINCHE. - Tél. (064) 33.57.41.

avis - échos - avis - échos

Prestige de nos Industries d'Art



La Salle d'Exposition des « 3B », située en plein cœur de Bruxelles, au 61, rue du Marché-aux-Herbes, est considérée, à juste titre, comme l'une des plus attrayantes de notre capitale. Depuis son inauguration, voici plus de trois ans déjà, elle a accueilli de nombreux artistes et artisans et a servi de cadre à plusieurs manifestations de prestige. Ce fut le cas encore récemment lors de la splendide rétrospective consacrée aux réalisations les plus marquantes des célèbres Cristalleries du Val-Saint-Lambert, depuis leur fondation en 1826 jusqu'à nos jours. La princesse Paola, désireuse de marquer une fois de plus tout l'intérêt qu'elle porte à la promotion de nos métiers et industries d'art, a tenu à visiter cette exposition, en tous points, remarquable. Sur notre document, le professeur Philippe, président de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre, explique, à la Princesse, les procédés de fabrication des cristaux, sous le regard attentif de Monsieur Ivan Roggen, gouverneur de la province de Brabant.

Un guide de Bruxelles pour les enfants

Madame Renée Fuks n'est pas une inconnue pour les amateurs de radio et de théâtre pour enfants. C'est elle

qui a lancé et tenu à bout de bras les émissions de « Bonhomme et Tilapin », pour lesquelles elle a écrit quantité de scénarios, qui ont donné lieu à une série d'éditions d'ouvrages cartonnés pour enfants (1).

Avec ce « guide de Bruxelles pour les enfants », intitulé **Bruxelles carrousel** (2), Madame Fuks aborde un genre nouveau, elle innove même, puisqu'à ce jour, seule la ville de Brème a eu le mérite de sortir (à peu près simultanément) un petit opuscule semblable à l'usage de ses « ketjes ».

Ceci est plus qu'un opuscule, et frappe d'ailleurs par le nombre des pages consacrées à ce dialogue familier avec le jeune candidat à l'exploration des rues, des jardins et des musées — petits et grands — de la capitale.

Madame Fuks est une spécialiste des enfants, et d'ailleurs, la mère d'un délicieux bambin, Vincent, qui a dix ans et auquel elle dédie ce livre.

C'est à des enfants, et plus spécialement, pourrait-on aller jusqu'à dire, des garçons de dix ans qu'elle adresse d'ailleurs cette lecture.

Sur un mode familier, ce sont des promenades d'objectifs divers qui sont d'abord esquissées avec tout ce que peut découvrir un œil novice, et pourtant déjà expert. L'histoire s'entremêle au commerce, à la vie de tous les jours, aux bonnes adresses (jusqu'à celles des marchands de bonbons) qui peuvent attirer les jeunes garçons. Des dialogues sont ébauchés, de-ci de-là, entre les témoins impartiaux et séculaires du glorieux passé de la métropole brabançonne.

Madame Fuks, en optimiste qu'elle est, entend démontrer qu'une grande ville, et en particulier Bruxelles, au stade actuel de notre pollution par les voitures, les embouteillages, les constructions parfois intempestives, n'est pas nécessairement un repoussoir pour les garçonnetts et les fillettes.

Ce guide est en même temps un florilège de bonnes adresses. La mise à jour des références complètes du moindre musée est un véritable bijou d'orfèvrerie pour qui sait lire les renseignements que dispense cet ouvrage, qui, pour être un peu cher aux jeunes bourses, n'en tentera pas moins beaucoup de parents avisés.

J.A.

- (1) Chez Dupuis (Marcinelle) et Hemma.
- (2) Ed. Louis Musin, Gamma, 1980, 205 p.

avis - échos - avis - échos

Cent-cinquante ans d'art belge aux Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles

A l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de l'Indépendance nationale, pour la première fois en vingt ans, le Musée d'Art Moderne étant fermé depuis deux décennies — bien qu'aujourd'hui en voie de réaménagement et de reconstruction —, un ensemble de près de quatre cents peintures, dessins, sculptures, assemblages et objets, représente, dans le cadre des Beaux-Arts, l'une des périodes les plus fécondes et les plus variées de l'art national tel qu'il se reflète dans les collections des Musées Royaux (1).

Les journées de septembre ont entraîné, dans le sillage sanglant des « Trois Glorieuses », de très profondes modifications et une restructuration politique, sociale et culturelle, ainsi qu'une modification des rapports humains au sein des provinces qu'habitaient Wallons et Flamands ; de nouvelles formes d'art et de nouvelles tendances esthétiques ne vont pas tarder à se dessiner.

A l'art formaliste et serein du Carolorégien Navez, encore profondément marqué par l'influence néo-classique d'Ingres et d'Isabey (en dehors de Navez, dans le même sillage, il faut citer De Winne) vont succéder les volontés romantiques, ou plutôt déjà, néo-romantiques, d'un Gustave Wappers (1807-1874) qui, au Salon de 1830 à Bruxelles, quelques semaines à peine avant l'expulsion de la garnison hollandaise, concrétise cette percée, recourant, de façon généralisée, à un coloris plus chaud, amalgamant les tendances de l'« Ecole historique » et les traditions ressuscitées de l'« anecdote flamande ». Autour de lui, l'on trouve Louis Gallait, Antoine Wiertz (1806-1865), Nicaise De Keizer et quelques autres. Une nuance très forte oppose l'Ecole de Bruxelles, dirigée par Navez, et celle d'Anvers, conduite par Wappers.

Aux tendances romantiques et historicistes de l'Ecole d'Anvers, première école belge à proprement parler, et qui chante les exploits du grand livre national, vont lentement se substituer les



Rik Wouters : « Le flûtiste », huile sur toile (1913).

lignes du réalisme, qui prendront en Belgique plus d'ampleur qu'ailleurs, avec une pléiade d'artistes — les plus divers —, de Constantin Meunier à Emile Wauters en passant par Félicien Rops, les frères Stevens et d'autres. Dans l'ombre de ceux-ci, viennent s'inscrire et s'entrecroiser les messages les plus hermétiques des vagues montantes de la fin du siècle : luminisme, impressionnisme et néo-impressionnisme, spécifique à la Belgique, avec

un Van Rysselberghe et un Heymans, symbolisme avec un Khnopff par exemple, qui influencera l'Ecole Viennoise, « particularisme » d'un Ensor ou d'un Evenepoel, fauvisme et expressionnisme, avec Ensor aussi, et quantité d'autres artistes dont les études, les réunions, les recherches se multiplient autour des coulisses de la « Belle Epoque ». Après 1914, l'art belge s'intériorise ; Brusselmans, notamment, lutte pour un fauvisme plus

avis - échos - avis - échos

structuré. L'expressionnisme, venu d'Allemagne, fait son apparition et s'impose autour d'un Permeke. L'Ecole Wallonne, elle, est plus tentée par le surréalisme, et c'est l'œuvre de Delvaux, et, parallèlement, celle de Magritte. On discerne encore jusqu'aujourd'hui les prolongements de mouvements éphémères qui s'accusent avec les premiers abstraits des années vingt, « Cobra », « la Jeune Peinture Belge », et d'autres.

Le kaléidoscope contemporain est également présent, avec la révolution qu'il provoque dans la définition de l'œuvre d'art et les recherches qui ouvrent sur de nouvelles matières et de nouvelles prises de conscience de l'espace par la lumière, la monochromie, le mouve-

J.A.

(1) L'exposition « 150 Ans d'Art Belge » se tient présentement et, ce, jusqu'au 4 janvier 1981, dans les salles des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence à Bruxelles. L'exposition est ouverte tous les jours, à l'exception des lundis, de 10 à 13 h. et de 14 à 17 heures. Le prix d'entrée est fixé à 50 F par personne (30 F pour les Amis des Musées et le troisième âge, 10 F pour les écoliers visitant l'exposition en groupes).

Un très beau catalogue dans lequel sont reproduites toutes les œuvres exposées est en vente au prix de 300 F.

Constant Permeke : « Les fiancés », huile sur toile (1923).



La saison 1980-1981 du Théâtre National

Le Théâtre National, sous l'égide de son septuagénaire et éternellement jeune directeur, Jacques Huisman, n'a pas besoin de « faire peau neuve ». Celui-ci nous confie que « le théâtre se porte bien », et le « Théâtre National » en particulier.

Parmi les classiques que nous verrons à la rentrée, un « romantique » ancien — et de poids —, **Mesure pour Mesure** de Shakespeare (dans le cadre d'EUROPALIA 80), qui compte parmi les plus agréables comédies du grand dramaturge élizabéthain, d'autre part, un classique pur et très universel, **L'Avare** de Molière, qu'on s'étonne, en dépit de sa « multiplicité », célébrée par le sémillant directeur de notre troupe nationale, de voir réapparaître en une sorte d'« onde de résonance » après l'étrange et volontariste interprétation de De Funès, ainsi que, par un contraste sans doute voulu, un romantique « moderne », **Cyrano**, l'éternel, de Rostand.

Du côté des modernes purs, **Oh les Beaux Jours** de Beckett, où Anne Marev joue un rôle important, et qui est présentée par Philippe Rondest — la pièce a déjà fait, avec la même troupe, un petit tour d'Europe. Philippe Rondest est un Belge de la Comédie française.

Et puis ... les inédits en français, d'origine anglaise : **Quatre à Quatre** de Alan Ayckbourn, qui sera mis en scène par un réalisateur britannique, familier de cet auteur génial et fantaisiste, qui réalise ses pièces au fur et à mesure que se manifestent les besoins, et que connaît très bien son metteur en scène, un Anglais aussi, Adrian Brine... ; **Faire et défaire** de Michael Frayn, mis en scène, comme **L'Avare**, par André Debaar, et qui illustre l'histoire à déboires, simple et spectaculaire d'un financier, sorte d'agent commercial pour grandes foires commerciales internationales, et au-



André Debaar, acteur qui maîtrise parfaitement l'art du tréteau, est chargé de deux mises en scène pour la saison 1980-81 (**L'Avare** et **Faire et Défaire**).

quel l'amour, un amour imprévu, finit par apporter l'imprévu, le bonheur et ... la mort.

Le Premier de Israël Horowitz est une reprise : comédie au thème philosophique, elle est d'un humour féroce. L'adaptation originale est de Claude Roy ; quant à la mise en scène et à la distribution, elles seront les mêmes qu'à la création.

Monsieur Jacques Huisman, qui semble actuellement avoir une prédilection pour le théâtre anglais, nous présente ses impressions au sujet de la saison. Le théâtre revit, car les acteurs et les auteurs perdent de leurs intentions hermétiques. Les auteurs ne sont pas à l'aise, ni en France, ni en Belgique. Le taux de leurs profits est par trop ténue, réduit par les institutions nouvelles. En Angleterre au contraire, ils sont aidés et encouragés, d'une façon très substantielle. L'Etat et les media sont tenus à leur faire des commandes régulières. D'où une production prolifique.

Jamais les spectateurs n'ont, paraît-il, été aussi nombreux.

J.A.

avis - échos - avis - échos

« Saint-Symphorien, émeraude du Hainaut » par Jean Demullander

Émeraude du Hainaut, appellation contrôlée par l'auteur, une appellation dont pourrait se parer plus d'un village aux alentours de Mons, si l'auteur, Jean Demullander — bien connu de nos lecteurs pour les passionnantes rubriques sur la gastronomie en Brabant qu'il a publiées dans notre revue — ne l'avait décernée en premier lieu à Saint-Symphorien.

Parcourant d'anciens pavés bordant de riches prairies à perte de vue, il contempla, non sans plaisir, l'éventail des couleurs environnantes fondues en une symphonie visuelle dans laquelle dominait impérieusement le vert vif de l'émeraude.

Saint Symphorien, paisible village à une lieue de la capitale hennuyère, est aujourd'hui confondu avec quelques entités voisines qui forment le « Grand-Mons ». Le modernisme et le progrès social grignotent inlassablement le patrimoine architectural et historique de nos aimables bourgades, une monographie retraçant leur attachante histoire vient donc à point nommé.

L'auteur a glané, parmi une population enthousiaste et coopérante, quantité de notes éparses, extraits d'archives, anecdotes, souvenirs d'enfance, photographies jaunies, etc. Tous ces témoignages d'un passé remontant aux origines, dans la nuit des temps, rassemblés par un travail de documentaire méticuleux, ont donné naissance à cet ouvrage historique et touristique, à travers lequel le profane découvre un village charmant tandis que l'autochtone retrouve tout un passé affectif.

Les photographies, judicieusement classées, du château, de la place aux tilleuls séculaires, de l'église avec la chasse de Saint Symphorien, l'ancien tram à vapeur, le cimetière militaire (le plus pittoresque d'Europe), etc. illustrent cette intéressante brochure présentée sous couverture décorée. Cette brochure de 40 pages peut être obtenue à la Librairie-Imprimerie de Bruxelles, Chaussée de Binche, 107, Saint-Symphorien.

DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement). Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...

Lindestraat 10 — 2850 Keerbergen
Tél. 015/51.44.85

Grande surface en face de Delhaize — Keerbergen

Ouvert en permanence, dimanche et jours fériés aussi, de 8 h à 20 h



« DITS FEEST HOEVE » à Rijmenam : service culinaire délicat au sein d'une vieille ferme flamande, au milieu d'un magnifique cadre champêtre. Ouvert à toute réunion de groupe, repas de mariage et de communion, banquets. Restaurant, bar, salon de réception jusqu'à 500 personnes. Parking géant.

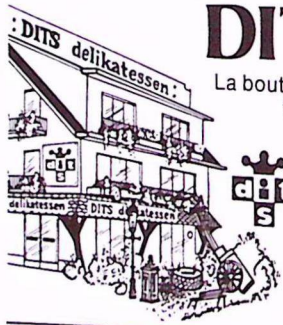
De „Dits Feest Hoeve”
Rijmenam

Meiboomstraat 7 — 2830 Rijmenam
Tél. 015/51.13.67 — télex 21776

Service de restaurant : dimanches et jours fériés de 12 à 19 heures.

« Dits Feest Hoeve » à Rijmenam

Ouvert tous les jours pour festivités, banquets et dîners privés



DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement). Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...

Kasteelstraat 1 — 1900 Overijse
(en face de Delhaize) Tél. 02/687.44.38

Ouvert tous les jours aussi
dimanches et jours fériés de 8 à 20 heures

Le vendredi de 8 à 21 heures

Un livre fort attendu : Le Grand Hornu, par Joseph Delmelle

Voici enfin que sort de presse un bel ouvrage, rédigé par Joseph Delmelle, et consacré au Grand Hornu. Il s'agit d'une brochure, au format 20 x 20 cms, comportant 44 pages, sous une couverture en quatre couleurs, et 19 illustrations.

Elle retrace la passionnante aventure de ce témoin remarquable de l'épopée

industrielle, sauvé in extremis de la démolition.

Ce site d'archéologie industrielle reçoit chaque année la visite émerveillée de spécialistes et de touristes venant du monde entier.

Nul doute que nombreux seront les acquéreurs de ce petit livre fort attendu. On peut se procurer cette intéressante plaquette en versant la somme de 100 francs au compte Banque Bruxelles-Lambert à Mons n° 370-0890147-65 de « Editions Hainaut-Tourisme » à Mons.

Les manifestations culturelles et populaires

NOVEMBRE 1980

BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Métiers d'Art de la Province de Flandre Occidentale » (jusqu'au 22 novembre) — Bibliothèque Royale Albert 1er, Galerie Houyoux, Mont des Arts : « Les Mayrisch », l'apport et le rayonnement européen d'une famille luxembourgeoise. Ouvert du lundi au samedi, de 11 à 18 heures (jusqu'au 22 novembre) — A la Maison du Roi, Grand-Place : « L'Or ancien d'Irlande » (2000 ans avant Jésus-Christ — 1000 ans après Jésus-Christ), exposition d'orfèvrerie pré-celtique et celtique. Ouvert du mardi au dimanche, de 10 à 17 heures (jusqu'au 23 novembre) — A la Société Générale de Banque, 29, rue Ravenstein : « Les Belges, reflets de la Belgique », une évocation des Belges qui, ces 150 dernières années, ont attaché leur nom à un progrès, à une découverte, à une initiative dont le renom a dépassé nos frontières. Ouvert du lundi au vendredi, de 9 à 18 heures ; le samedi de 10 à 18 heures ; fermé le dimanche (jusqu'au 29 novembre) — Banque Bruxelles-Lambert, 2, rue de la Régence : « Vie de Femmes 1830-1980 », la vie, le rôle et la condition des femmes de 1830 à nos jours, évoqués à partir d'œuvres d'art, d'objets, de photos et également de données historiques et sociologiques. Ouvert tous les jours, de 11 à 19 heures (jusqu'au 30 novembre) — Au Musée Bellevue, Place Royale : Exposition « 150 ans d'Industrie d'Art en Belgique ». Ouvert tous les jours, sauf le vendredi (jusqu'au 30 novembre) — Au Théâtre Élémentaire, 50, rue Scheutveld : « Bovary » par le Théâtre Élémentaire dans une mise en scène de Michel Dezoteux. Spectacle tous les soirs, à 20 h 30 (jusqu'au 6 décembre) — A la Kredietbank, 19, Grand-Place : « Jeux populaires de plein air et d'intérieur », présentation des jeux et des occupations de loisirs caractéristiques qui, durant un siècle, ont fait la joie des adultes et des enfants. Ouvert du lundi au vendredi, de 10 à 17 heures ; le samedi, de 15 à 18 heures ; le dimanche, de 10 à 13 heures — Aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence : Exposition « 150 Ans d'Art belge ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures (jusqu'au 4 janvier 1981) — Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : « Prima Italia », arts italiens de 1100 à 100 avant Jésus-Christ. Ouvert tous les jours, sauf le lundi de 10 à 16 h 30. Fermé le 25 décembre et le 1er janvier (jusqu'au 7 janvier 1981).

LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de Louvain-la-Neuve, Collège Erasme : Exposition « Vrai et Faux à travers les collections du musée ». Ouvert en semaine, de 12 à 18 heures ; samedi et dimanche, de 14 à 18 heures (jusqu'au 23 décembre).

BRUXELLES : Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Parsifal » de Richard Wagner, par l'Opéra du Rhin placé sous la direction de Gunther Wich (à 18 heures) — Au Centre Culturel Breughel, 243, rue Haute : « L'École des Bouffons » de Michel de Ghelderode, par la Compagnie Ghelderode. Tous les soirs, à 20 h 30, sauf les dimanches et lundis, jusqu'au 20 décembre.

- 20 BRUXELLES : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium), 3, rue de la Régence : Midis du Cinéma. Au programme « Calligraphie chinoise » de Patricia Canino et « Le Peintre belge Evelyne Axel » de Jean Antoine (à 12 h 30).
- 22 PEUTIE (VILVORDE) : Concert à l'occasion du 50e anniversaire de la « Cecilia Zangverening » avec la participation de R. Lambrechts et de W. Zabarylo. (également le 23 novembre).
- 23 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon HORESCA et Salon HORECOM (jusqu'au 27 novembre).
- 27 BRUXELLES : Au Cirque Royal : Le Nouvel Orchestre Symphonique de la R.T.B.F., l'Ensemble Vocal de la R.T.B.F., l'Ensemble Musique Nouvelle et la Chorale Saint-Pierre d'Uccle dans des œuvres d'André Souris et Henri et Denis Pousseur (à 20 heures).
- WOLUWE-SAINT-PIERRE : A la Maison de la Culture : « Les 3 sœurs » de Tchekhov, par l'Atelier Théâtral de Louvain-la-Neuve (à 20 h 15). Egalement les 28 et 29 novembre.
- 28 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : l'Orchestre National de Belgique dans des œuvres de J.-C. Bach, W. Jacobi, G. Mahler et Z. Kodaly (à 20 h 30). Egalement le 30 novembre à 15 heures. — Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 2 décembre) — Dans la Salle d'Exposition des « 3B » : Exposition présentée par les « Vrienden van de Kapellekerk » (jusqu'au 13 décembre) — A la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, 12, rue des Boileux : Exposition « L'influence de la photographie sur 150 ans de peinture en Belgique ». Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures ; fermé le 25 décembre et le 1er janvier (jusqu'au 11 janvier 1981).
- 30 MEISE : Fête de la Saint-Eloi (à 10 h 30).

DECEMBRE 1980

- 1 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : l'Ensemble Intercontemporain, placé sous la direction de Pierre Boulez, interprète des œuvres d'Olivier Messiaen et Pierre Boulez (à 20 h 30).
- 4 BRUXELLES : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « Laethem-Saint-Martin » de Paul Haesaerts, « La folle joie de Rik Wouters » de Paul Haesaerts, « Lismonde » de Patrick Van Antwerpen (à 12 h 30).
- 10 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : « Art Nouveau en Belgique », plus de 700 œuvres illustrant l'architecture, le mobilier, la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie, la bijouterie, la céramique, le verre, le vitrail, la littérature, etc... durant les années 1880-1910. Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures ; le mercredi de 10 à 22 heures ; fermé le lundi (jusqu'au 15 février 1981).
- BRUXELLES : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « Jackson Pollock » de Paul Falkenberg et Hans Namuth, « Le photographe belge Léonard Missonne » de W. A. Franke (à 12 h 30).
- 19 BRUXELLES : A la Salle d'Exposition des « 3B » : « Métiers d'Art de la Province de Brabant » (jusqu'au 2 janvier 1981).